

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
Se l'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

L'INCENDIE DU PARLEMENT CANADIEN



Les premières photographies arrivent en Europe du parlement canadien dans le moment où il était détruit presque totalement par un incendie dont l'origine criminelle — et boche — ne fait aucun doute. On n'ignore pas que ce sinistre a coûté plusieurs vies humaines. Les dommages causés sont estimés à plus de 5 millions de francs.

LA GAITÉ DE L'ARRIÈRE

Il y a gaité et gaité et telle qui sied ici ne convient pas là, et réciproquement. Par exemple, en ce moment, nous avons la gaité du front et la gaité de l'arrière, et elles ne sont pas la même et il ne conviendrait pas qu'elles fussent la même.

Celle du front est gaillarde, jeune et gouailleuse. Elle rit à pleines dents et à pleine gorge. On l'a nié. On a assuré que cette fameuse gaité de nos « bonshommes » est une légende laborieusement construite dans les bureaux de rédaction. D'après les conversations que j'ai eues avec des officiers et des soldats revenant des tranchées, cette gaité du soldat français est parfaitement exacte et historique. Elle n'est pas continuelle et il serait bien extraordinaire qu'elle le fût. Elle éclate à certains moments et particulièrement à l'heure du danger; elle est intermittente, mais elle existe et, comme les fontaines intermittentes, elle jaillit d'un réservoir qui, lui, est permanent et ne s'épuise pas, et c'est en ce sens qu'elle est constante. Mais elle n'est pas du tout une légende ni une invention des pantoufleurs. Elle existe et elle est l'honneur même de nos admirables combattants.

Quant à la gaité de l'arrière, je n'en voudrais pas dire de mal, assurément; mais je crois qu'il faut distinguer. Je répète : il y a gaité et gaité. Il y en a une qui consiste à rire à toutes dents de plaisanteries que l'on entend et particulièrement de celles qu'on fait soi-même; qui consiste à aller entendre des pièces gaies et à se pâmer de rire en les écoutant, qui consiste à conter des histoires drôles et à en rire le premier à gorge déployée. J'avoue que cette gaité turbulente agit sur moi en ce sens qu'elle me donne envie de pleurer.

Comment, dans les circonstances où nous sommes, peut-on bien rire aux éclats ? Ce rire-là suppose que toute la personne est occupée, inondée par la joie jusqu'en son fond et qu'il n'y a rien en réserve chez elle qui soit mélancolique ou sérieux. Or, c'est cette unanimité des lobes du cerveau et des nerfs qui me paraît quelque chose d'anormal et presque de monstrueux. Quoi ! Il ne reste pas un petit coin de vous-même, en ce moment, où il fasse noir ou, tout au moins, comme disait Mme de Sévigné, gris-brun ? Quoi ! Tout votre être est clair et radieux ! Je ne comprends pas bien ce concours de tout votre être dans la pleine joie.

Il faut encore distinguer. Ces hommes de pleine joie sont assez rares. D'abord, les femmes ne sont pas de ce groupe-là. Toutes sont sérieuses autant qu'elles sont vaillantes. Elles ont plutôt, dont il n'y a pas à les blâmer, quelque propension à la mélancolie. Ensuite, même parmi le sexe moins beau, les joyeux compères ne sont pas en nombre imposant. La joie française est clairsemée.

Quoi qu'il en soit, ce que j'aime et ce que je me permets de recommander, c'est une gaité discrète et de bon ton qui témoigne de la paix de l'âme et de la confiance. Que nos chers hommes des tranchées aient le rire. Leur rire est héroïque. Nous, ayons le sourire. Le sourire indique l'équilibre, le calme de l'esprit et la confiance dans l'avenir. Le rire est d'exaltation et de trépidation, le sourire est de quiétude. Or, c'est la quiétude qu'il faut montrer. Le rire est, ou peut être, d'un homme qui cherche à s'étourdir. Le rire, si l'on me permet de parler ainsi, est une façon de chanter trop fort. Pour rien au monde n'ayons l'air de siffler en traversant le bois. Pour rien au monde n'ayons l'air de gens qui cherchent à s'étourdir.

J'ai un vieux voisin qui lit son journal à sa fenêtre, au rez-de-chaussée. Quand je passe, il ne manque jamais de me saluer avec un bon sourire. Il y met son attention, il y met son zèle. Il ne voudrait pas que, prenant connaissance des nouvelles, il eût l'air triste ou inquiet. Il tient, quand je passe, à me dire son petit *ça va bien*, dans tous les sens de ce mot.

Ce bon vieillard a le sens de la gaité de l'arrière. Elle doit être discrète et à très petit bruit. Elle doit être comme une poignée de main vive, prompte et qui n'insiste point. A la française toujours ! Sans doute; mais n'oublions pas qu'à la française a plusieurs sens et que l'un de ces sens est : avec tact. La gaité de l'arrière doit être une belle et douce déesse assise sur les « coteaux modérés ».

Emile Faguet.
de l'Académie française.

Ce que l'on dit

En attendant...

La Revue vinicole est l'organe des commerçants en gros et en détail de vins et spiritueux. Je devrais écrire « l'un des organes », car ces gens très puissants en possèdent encore d'autres. Et vous allez voir de quelle manière cette importante Revue vinicole traite les monstres à face humaine qui commettent le crime impardonnable de faire la guerre à l'alcool et au cabaret ! Je cite textuellement :

« Le cabaret, symbole de la Démocratie, n'est naturellement pas en faveur dans la période d'autorité respectable et nécessaire que nous traversons... »

Entre parenthèses, je ferai remarquer à son auteur que cette phrase est maladroite, car elle tendrait à faire croire que le cabaret est l'ennemi naturel de toute autorité respectable et nécessaire. Ce serait bien possible, après tout. Mais continuons...

« Une certaine caste mène contre la démocratie vinicole une fameuse campagne à laquelle l'alcool sert de prétexte, mais dont la véritable cause est toute différente. Cette cause, c'est la peur de la Liberté, que sauvegarde le débit de boissons, où le peuple échange ses idées. »

« En somme, le débit de boissons, c'est toute la République, tout ce qui reste de la Révolution française : voilà pourquoi quelques-uns veulent le détruire. »

Laplomb de ces gens-là a, en vérité, quelque chose de stupéfiant. Le cabaret, symbole de la Démocratie ! Le débit de boissons, sauvegarde de la Liberté ! Le débit de boissons, toute la République ! Mais ils auront beau faire, ils n'arriveront à déshonorer ni la Démocratie, ni la Liberté, ni la République : elles sont trop haut placées dans les cœurs.

Ils n'arrivent à donner la mesure que de leur bassesse. Je voudrais bien connaître le pauvre diable qui a écrit ça !

Pierre Mille.

C'est un petit accident qui nous est signalé. Il ne faut pas se frapper. Les mamans qui en sont responsables sont, est-il besoin de le dire, parfaitement innocentes. Et leurs bonnes intentions ne pourraient être suspectées.

Pourtant cela suffit à irriter certains, puisqu'on nous écrit pour nous inviter à crier aux intéressées : « Attention ! ».

De quoi s'agit-il donc ? Quel est le crime ? Voilà. Pour parer leur petites filles, quelques mères parisiennes agencent dans les cheveux des mignonnettes des rubans variés. Le malheur est que, parfois, ces rubans se... rencontrent mal. On les a vus, mèche contre mèche, boucle contre boucle, noir, blanc... et rouge !

Fi ! cette conjonction de couleurs est allemande. Méfiez-vous, mesdames, des yeux ennemis vous regardent. Et aussi des yeux français qui, ma foi, fort légitimement, sont choqués.

Evitez le noir, le bleu fait si bien !

La vie chère a des répercussions infinies qui vont parfois jusqu'à la mutation des espèces.

Dernièrement, dans un de ces repas de corps, qu'en d'autres temps on appelle des banquets, le menu portait en bonne place ces mots prometteurs : « Turbot à la Mornay ». Cette mention provoqua quelque surprise chez un des convives, surprise qui ne tarda pas à s'accompagner d'un peu de méfiance; aussi, lorsque le plat lui fut présenté par le maître d'hôtel, il dit à celui-ci :

— Est-ce du colin ou du cabillaud ?

A quoi le maître d'hôtel, se penchant vers son oreille, répondit le plus naturellement du monde :

— A cette table, c'est du colin.

On les vit reparaitre hier, dès le matin, les chaises de fer et les fauteuils qui offrent sur nos promenades et dans nos parcs les commodités de la conversation. A pleins chars à bancs, ces sièges printaniers, estivaux et automnaux sont sortis de leurs remises. Et les élégantes promeneuses du Bois ont applaudi à leur retour dans le Sentier de la Vertu.

C'est un heureux signe des temps. Puisque les chaises reviennent, les beaux jours ne sont plus

éloignés. Saluons cette renaissance du confort en plein air, et disons-nous bien, fermement, que sur ces chaises-là, avant qu'on ne les réintègre en leurs quartiers d'hiver, nous monterons pour acclamer de plus haut l'armée de France, sous ses lauriers.

Récemment un député du Centre faisait une tournée dans son arrondissement, pour encourager les femmes de mobilisés qui ne touchaient pas encore l'allocation à faire de nouvelles demandes. Il promettait de les appuyer. Dans chaque ferme, ou lui offrait un verre en échange de tant de promesses, mais il eût bien voulu éviter toutes ces absorptions alcoolisées. Il s'avisa d'un stratagème. Après avoir porté la santé de son hôte, feignant d'avoir laissé tomber sa serviette, il se baissait et jetait sous la table le contenu de son verre.

Il se trouvait chez un gros fermier, électeur influent, et venait de renouveler sa ruse, lorsque, tout à coup, un hurlement répondit à son vin jeté.

Il y avait sous la table un berceau où dormait le petit-fils du fermier. Il avait reçu tout le liquide sur la figure. Le député n'aura plus la voix du fermier.

TAXIS

C'est loin Neuilly. Ils n'est pas rare de voir des lettres mettre vingt-quatre heures pour s'y rendre et arriver toutes fripées de leur long voyage. Mais bien que les promenades au bout du monde ne soient pas à recommander en ces temps-ci, il y a les voyageurs, selon Baudelaire, « qui partent pour partir ». Hier je fus à Neuilly.

Je me suis si bien perdue dans ses solitudes que je me trouvais devant la gare qui, tout en desservant Neuilly, est sise à Clichy-Levallois.

Comme c'est à Neuilly que je devais être, je m'approchai d'un taxi qui se vidait précisément d'un voyageur. Je vis ce dernier qui, sans doute, venait de Paris, acquitter le montant de la course et le supplément de retour. Je sautai dans la voiture qui me ramena vers Neuilly. Le compteur marquait un franc soixante-cinq. J'en allongeai deux au chauffeur qui les prit avec un petit air malin. Après quoi, il dit :

— Maintenant y a le retour à la barrière.

Ayant pris mon taxi hors barrière, ayant vu le voyageur payer déjà le prix du retour à Paris, j'en demandai quelques explications. Le chauffeur se montrant beaucoup plus enclin à crier qu'à raisonner, nous allâmes chez le commissaire.

Là, j'appris sans ménagements que je devais en frayer de supplément. Je les donnai.

C'est loin Neuilly. Et cet exemple prouve que l'on peut encore y être la victime de surprises propres aux grands chemins. Mais vous, que l'exil n'effraie pas et qui cherchez une position sociale, procurez-vous un habit de chauffeur, un taxi, un permis de conduire et maraudez dans des Neuilly. Dix petites courses d'un kilomètre vous y rapporteront davantage qu'une journée à Paris : l'essence est chère.

Et si le bon bourgeois, qui ne voulait que prendre son train, réalitère, vous aurez pour vous le commissaire. Il exigera le prix du retour pour la barrière que vous voudrez : à l'abri de toute son autorité, vous pourrez trafiquer de la porte comme un vrai Turc. — H. DU TAILLIS.

Le Petit Montagnard de La Chaux-de-Fonds « journal macaronique, purgatif et soporifique » blague aimablement la police suisse. Qu'on en juge par ces trois télégrammes faux comme un rejeton de Wolff :

« BERNE, 15, 9 heures du matin. — La police suisse a fait, ce matin, une heureuse opération. Elle a arrêté, sur le pont de la Nydegg, un particulier vêtu d'un riche manteau de fourrure et d'allure éminemment suspecte. On a lieu de croire qu'il s'agit d'un espion anglais, correspondant du Times. »

« BERNE, 15, 10 heures et demie du matin. — L'identité de l'individu arrêté ce matin sur le pont de la Nydegg semble difficile à établir. Il ne parle aucune des langues généralement en usage dans l'univers civilisé. Il a été dirigé sur le service anthropométrique. »

« BERNE, 15, midi 20. — Le service anthropométrique a enfin pu établir l'identité de l'individu arrêté ce matin. C'est un nommé Martin, ours de profession, hospitalisé aux frais de la ville de Berne au Baerengraben. Il était sorti ce matin — contrairement au règlement — pour prendre l'air. »

« Le Conseil fédéral lui a présenté des excuses au sujet de cette regrettable méprise. L'ours s'est déclaré satisfait. L'incident est donc clos. »

Le Veilleur.

Les Allemands

Méditations d'un optimiste

C'est une charmante histoire que celle qui vient de se passer au Landtag de Prusse.

Sur la proposition de deux députés conservateurs, MM. de Heydebrandt et de Sedlitz, la commission du budget a émis un vœu au sujet de la guerre sous-marine — et peu importe quel était ce vœu, l'essentiel est que le Landtag, qui est une assemblée de l'un des Etats qui constituent l'empire, prétendait se prononcer sur la politique extérieure de l'empire tout entier.

Le chancelier a mal pris cette initiative. Il a répondu, par le canal de son journal ordinaire, la *Gezette de l'Allemagne du Nord*, que le Landtag n'avait rien à voir à tout cela.

Sur quoi le Landtag a été bouleversé. Une commission composée des présidents de groupes, ce qu'on appelle là-bas *Seniorenconvent* — quelque chose que l'on pourrait traduire par l'« assemblée des pions » — a décidé qu'elle ne pouvait pas admettre ce point de vue : elle a revendiqué à son tour le droit de délibérer sur les affaires extérieures, et le président de l'assemblée, le comte de Schwerin-Lowitz, a déclaré du haut de son fauteuil :

— Dans les circonstances présentes, tous les partis sont fondés à désirer exprimer leur opinion sur la situation extérieure. Ce serait un grand sacrifice de leur part que de renoncer à le faire.

— Alors, demanderez-vous, c'est le conflit ? Point. Car le Landtag, ayant affirmé son droit, tout aussitôt décidé de n'en point user.

En vain, un député socialiste du nom de Hirsch a protesté contre cette atteinte à la liberté de parole :

— Avons-nous le droit d'en parler, oui ou non ?

— Oui.

— Alors ?...

— Alors nous n'en parlerons tout de même pas.

— Pourquoi ?

— Parce que cela ne nous intéresse pas, ont répondu victorieusement MM. de Sedlitz et de Heydebrandt.

— Pourtant, c'est vous-mêmes qui demandiez...

— C'est possible, mais nous ne demandons plus.

Je connais un petit garçon très bien élevé qui, comme tous les petits garçons très bien élevés, commet parfois de menues peccadilles. Alors, on le prive de dessert.

Quand il est privé de dessert et que les domestiques de son papa lui offrent tout de même de la tarte à la crème, il répond avec dignité :

— Non, merci, je n'aime pas ça.

A ce trait vous reconnaîtrez que mon petit ami est en effet très bien élevé.

MM. de Sedlitz et de Heydebrandt aussi.

Eux aussi, ils aimaient peut-être la politique extérieure, qui est la tarte à la crème de tous les politiciens, mais il suffit qu'un gouvernement leur interdise pour que tout aussitôt cessent de l'aimer.

Et tout cela prouve qu'il est toujours facile d'être libre, même en Allemagne, qu'un sacrifice n'est un sacrifice que quand on est assez bête pour le considérer comme tel et que le dernier mot de l'indépendance consiste, en définitive, à accepter gentiment les servitudes que l'on ne peut éviter.

Candide.

VOIR EN QUATRIÈME PAGE :

Un zeppelin abattu

près de Sainte-Menehould

Le baron Schenk n'a plus d'argent!

Jean Villars.

La Grèce ne subit plus sans protester les procédés brutaux de la propagande allemande. Nos adversaires répandent l'argent sans compter, mais parfois aussi sans s'assurer qu'ils ne le gaspillent pas. Le grand maître des largesses impériales à Athènes, le baron Schenk, passe en ce moment par une épreuve désagréable : familier de la cour, reçu dans la confiance des thés les plus intimes, il a distribué autour de lui tout ce que les impériales instructions lui avaient alloué à cet effet. Mais il n'est pas sûr d'avoir réussi.



BARON SCHENK

Une dépêche de la *Paris* nous dit que, rapplé à Berlin, il est parti précipitamment, en auto, pour Monastir, où il prendra le train. Le journal grec s'avance, croyons-nous, quand il ajoute que le baron Schenk aurait été invité à rendre compte de ses dépenses de propagande, quatre millions de francs environ. Il nous paraît plus vraisemblable que le propagandiste officiel du germanisme veut aller lui-même expliquer la crise que, très certainement, traverse l'opinion grecque.

Si l'Allemagne a cru bâtir quelque chose à Athènes, elle a littéralement bâti sur le sable; son influence est liée au crédit politique et mondain d'un petit nombre de personnes, et le mouvement très curieux de ces derniers jours est précisément la désaffection croissante qui entoure ces favoris d'hier: l'opinion grecque se ressaisit. La visite à Athènes du général Sarrail — courtoisie élégante et brève d'un chef qui dispose de peu de temps — est appréciée, par contre, comme un témoignage de collaboration et d'amitié.

Les germanophiles montent, pour gagner du temps, une nouvelle machine de guerre: leur objet est de semer la méfiance entre la Grèce et l'Italie et, par là, de troubler l'action de l'Entente. L'Italie a débarqué à Corfou une cinquantaine de carabiniers (gendarmes) pour contribuer à la police de l'île et à la reconstitution de l'armée serbe. La Grèce, d'elle-même, n'aurait vu là qu'un incident indifférent; mais les amis de l'Allemagne veillaient: les carabiniers ayant été chargés surtout de la police des ports corfiotes, où l'italien est compris de tous, se sont trouvés associés intimement à la recherche des dépôts de ravitaillement pour les sous-marins ennemis: quelle belle occasion, pour essayer de brouiller les cartes!

Que les Grecs ne s'émeuvent pas plus que nous — même si des députés intempérants, comme M. Sokolis, portent ces faits divers devant la Chambre. Les négociations de l'Entente avec la Grèce se continuent en ce moment par d'actifs pourparlers italo-grecs que mènent M. Sonnino et M. Bosdari, ministre italien auprès du roi Constantin. La campagne anti-italienne n'est qu'un aspect de la propagande allemande pour laquelle le baron Schenk va solliciter des instructions et redemander des fonds à Berlin.

LE COMTE BERNSTORFF DEVIENT INDÉSIRABLE

Le comte Bernstorff pourra-t-il demeurer longtemps à Washington? Il est un diplomate plus fin que beaucoup de ses compatriotes, et cependant il a, par des indiscrétions, très vivement mécontenté l'opinion américaine ces jours derniers.



Comte BERNSTORFF

Tous les journaux, aujourd'hui, l'accusent d'avoir transformé l'ambassade d'Allemagne en un bureau de publicité et d'essayer de peser sur l'opinion américaine au moyen de fausses déclarations. Il aurait dévoilé des conversations avec M. Lansing, relatives à la *Lusitania*, malgré la mutuelle promesse d'un secret absolu; il aurait tenté de la sorte, dit le *New York Herald*, « d'embarrasser le département d'Etat en présentant les choses au public américain sous un faux jour ».

« L'administration américaine, écrit la *Tribune de New-York*, s'attend à une crise dans les relations germano-américaines. Le comte Bernstorff, dans l'opinion qu'il émet dans les journaux sur les diverses questions actuelle-

ment discutées entre les Etats-Unis et l'Allemagne, essaie sans cesse de jeter le discrédit sur l'administration américaine. Espérant prendre les Etats-Unis en traître et les entraîner dans une controverse avec l'Entente, il a demandé à son gouvernement d'envoyer le récent avertissement que tous les navires marchands seraient traités comme des navires de guerre. »

Les dernières nouvelles laissent prévoir que le comte Bernstorff serait obligé de demander son rappel, car il est publiquement accusé d'avoir manqué à la parole donnée à M. Lansing. Ce dernier, et le président Wilson lui-même, sont exaspérés par l'incorrection de la propagande des plus hauts représentants de l'Allemagne.

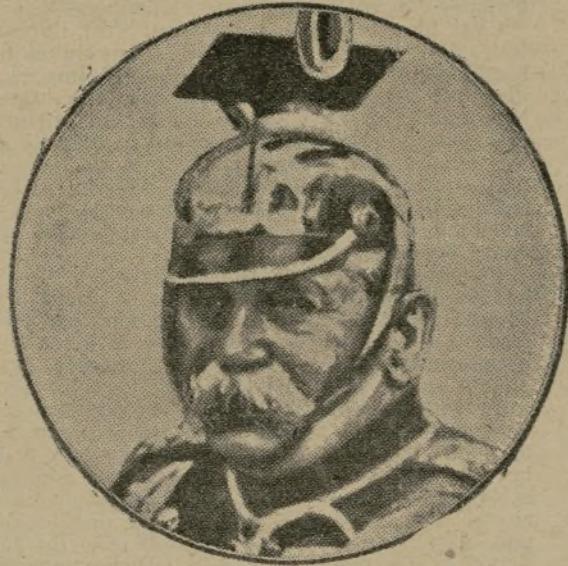
Dix-huit mois à Berlin

SOUVENIRS D'UNE FRANÇAISE

VI

Ce que Berlin pense de la guerre aérienne et sous-marine

Lorsque nous réfléchissons, avec notre mentalité française, et que nous songeons aux meurtres odieux et inutiles commis, tant par les zeppelins ou les taubes que par les sous-marins alle-



Un des « héros » de Berlin : le comte Zeppelin

mands, nous nous demandons avec une curiosité indignée : « Enfin, comment les Allemands peuvent-ils excuser des procédés aussi atroces? » Or, pour quelqu'un qui a, comme moi, vécu à Berlin, la réponse est toute simple : « Les Allemands n'excusent pas ces crimes, ils les glorifient! »

Chaque fois qu'un zeppelin ou toute une escadre aérienne de zeppelins s'en vient sur Londres ou sur Paris, et jette, au hasard, un certain nombre

Ayuntamiento de Madrid

d'engins parmi la population civile, tuant ainsi des femmes, des enfants et des vieillards, sans aucune utilité militaire, Berlin pavoise et se réjouit comme pour une grande victoire. Chaque fois qu'un sous-marin de la sinistre série des « U » coule un transatlantique et que son équipage de bandits assiste à l'agonie des passagers, parmi lesquels encore des femmes, enfants et vieillards, Berlin exulte et sort tous ses drapeaux.

Les assassins sont des héros. Un guet-apens est une victoire.

Le torpillage de la *Lusitania*, par exemple, qui souleva, chez les neutres, une réprobation et un dégoût sans précédent, fut célébré à Berlin suivant les mêmes rites, avec la même débauche de drapeaux et avec le même enthousiasme que le fut la prise de Varsovie.

De quel sentiment procède une si monstrueuse conception de la guerre? Je l'ai longtemps cherché tandis que j'étais à Berlin et je crois ne l'avoir trouvé qu'une fois rentrée à Paris, au cours d'une conversation avec un « poilu » authentique. Ce soldat me contait qu'aux tranchées, lorsque Français et ennemis sont face à face, pendant la nuit, les Allemands n'arrêtent pas de tirer, tandis que les Français se taisent et ne font feu que lorsqu'il y a une raison pour cela. Et il ajoutait : « C'est parce que les Allemands ont peur d'être attaqués... » Ce mot fut pour moi un trait de lumière, et me donna la solution du problème qui m'obsédait, concernant la mentalité boche. S'ils emploient, les Allemands, des armes odieuses, dont la portée militaire est nulle, et s'ils s'en vantent, s'ils s'en glorifient, c'est parce qu'ils ont peur. Ils ont peur d'être vaincus et estiment que tous les moyens sont bons pour éviter le désastre. Ou plutôt, leur manière d'agir procède de l'instinct plutôt que du raisonnement et leur inconscience stupéfiante tient à un état d'esprit assez confus. Ils ressemblent, en réalité, à ces poltrons qui chantent ou qui sifflent dans les ténèbres, pour se rassurer eux-mêmes, et qui n'y parviennent guère. Eux, ils remplissent le monde du bruit d'exploits infâmes et inutiles, comme afin que ce bruit les rassure eux-mêmes.

Des mots échappés à des Berlinoïis, et dont le souvenir m'est resté, me confirment dans cette opinion : « C'est vrai que nous ne tenons ni Paris, ni Calais, ni Londres, mais nous pouvons tout de même y jeter des bombes... » me disait l'un d'eux. Ainsi, ils se consolent de n'avoir pas pris une ville en songeant qu'il peuvent y tuer du monde!... Et, ici, au sentiment de la peur s'ajoute celui de la vengeance, de la vengeance sans grandeur et sans noblesse...

Enfin, l'ardent désir de paix qui règne maintenant chez eux est pour quelque chose encore dans cette mentalité très spéciale. Il peut sembler paradoxal que ce soient des dispositions pacifiques qui entraînent à de telles extrémités criminelles. Cependant, c'est très réel. En effet, les Berlinoïis jugeant les Parisiens et les Londoniens d'après leur propre caractère, se disent, et disent même tout haut : « En semant la terreur dans ces grandes villes, nous amènerons leurs habitants à se soulever, à exiger la paix qui, seule, évitera le retour des zeppelins, et ainsi se terminera la guerre, grâce au génie allemand!... » Ils ont compté sans le courage des Français et des Anglais.

La guerre sous-marine procède évidemment de la même mentalité : terroriser les non-combattants et les neutres pour les amener à exiger la paix; se venger, par tous les moyens, du blocus anglais, et se donner l'illusion de victoires afin d'apaiser en soi l'inquiétude et l'angoisse...

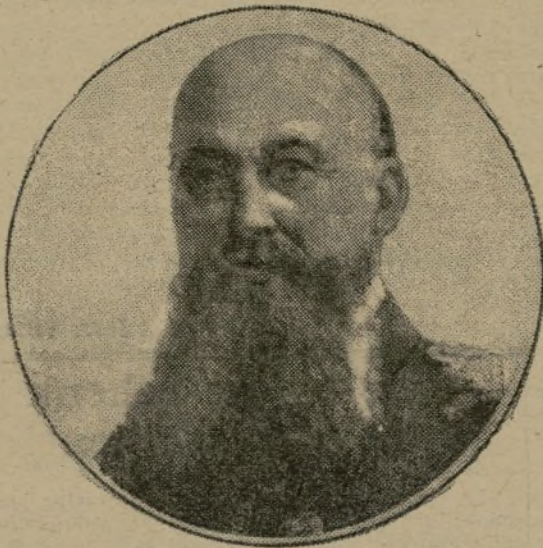
C'est bien le même peuple qui s'est livré à de telles horreurs, et qui a brûlé Louvain et bombardé la cathédrale de Reims. Pour Reims, je dois dire que les Berlinoïis ont cherché une excuse à leur conduite, et voici ce qu'ils ont imaginé : « Ce sont les Français qui, avant la bataille de la Marne, ont tiré les premiers sur la cathédrale, et nous autres, Allemands, nous n'avons fait que continuer! » Et il y a là-bas des gens pour vous répéter cette bourde avec une merveilleuse apparence de bonne foi!

Pour en revenir à la guerre aérienne, il ne faut pas se dissimuler qu'elle n'a pas « rendu » tout ce que les Allemands en attendaient, et que, là encore, il y a eu de grosses déceptions. Car le peuple croyait très sérieusement, au début de la guerre, qu'un jour viendrait où une colossale escadre de zeppelins, de concert avec des sous-marins, tenterait et réussirait un débarquement sur les côtes anglaises et procéderait avec célérité à la conquête de la Grande-Bretagne. On commença à s'apercevoir que ce projet est purement chimérique, et il en résulte une certaine désillusion et une certaine baisse dans la popularité du comte Zeppelin. Ce personnage qui, au commencement de la guerre, était un des plus populaires de l'empire allemand, connaît à présent l'amertume du silence. On ne voit plus guère ses portraits dans les boutiques et on ne parle plus du tout de lui.

Par contre, le lieutenant Weddigen, qui commandait le sous-marin U-29, de trop fameuse mémoire, et qui coula tant de bateaux marchands dans la mer du Nord, est, avec Hindenburg, l'homme le plus populaire d'Allemagne. Le fait d'avoir perpétré le meurtre de tant de navires met au même rang que le fait d'avoir remporté

des victoires. Son portrait est entre les mains de tous les Berlinoïis, qui le contemplent avec un attendrissement cruel. Et quand il fut, à son tour, coulé par un bateau marchand, ce fut presque un deuil national. Sa veuve fut décorée et reçut une importante pension. Les Berlinoïis se déclarent inconsolables d'avoir perdu un si « colossal » tueur de non-combattants...

Au sujet de la perte de l'U-29, il convient d'observer que les Allemands n'avaient que très rarement et lorsqu'ils ne peuvent faire autrement la perte de leurs chers sous-marins. Ce n'est que peu à peu que la vérité se fait jour, et il n'y a pas très longtemps que Berlin a su que les Anglais (par



Un autre « héros » : von Tirpitz

des moyens inconnus, mais que les Allemands affirment, sans le savoir, contrairement au droit des gens) ont détruit déjà un grand nombre de pirates. Et une véritable consternation a suivi, concurremment avec une violente colère. Cette colère, je l'avais remarquée déjà lors des raids des avions français, et notamment du raid sur Carlsruhe. Jamais la fureur teutonique n'était montée à un tel diapason. Et ces Barbares impénitents nous accusaient de barbarie et d'inhumanité. De véritables pèlerinages pour Carlsruhe furent organisés et nombreux furent les Berlinoïis qui allèrent entretenir leur haine en contemplant l'œuvre de nos aviateurs.

Ils n'ont jamais compris, ou du moins ont toujours affecté de ne pas comprendre, que c'était une riposte, une représaille, et quand un neutre leur objectait qu'ils avaient commencé : « Ce n'est pas la même chose », répondaient-ils, sans expliquer, d'ailleurs, en quoi ce n'était pas la même chose.

Mathilde Dumant.

(A suivre).

On commence, en Allemagne, à préparer le quatrième emprunt

BERNE. — La campagne en faveur du quatrième emprunt de guerre commence dans la presse allemande. La *Gazette de Cologne* du 20 février matin se fait télégraphier de Berlin qu'il ne peut y avoir pour les capitalistes allemands de meilleur placement que les titres des emprunts de guerre. Elle fait ressortir que le patriotisme oblige les Allemands à ne pas acheter aujourd'hui de valeurs étrangères.

Le devoir coïncide d'ailleurs avec l'intérêt. Si, en effet, étant donné le taux actuel du change, la vente des valeurs étrangères contenues dans le portefeuille allemand peut être avantageuse dans certaines conditions, en revanche, et pour la même raison, tout bénéfice éventuel disparaît si on achète à l'étranger des titres étrangers.

Le journal recommande en même temps, pour la vente des titres étrangers, de s'adresser à des banques allemandes offrant toutes garanties et non pas à certaines maisons étrangères qui travaillent peut-être pour le compte des ennemis de l'Allemagne. (*L'Information*.)

Les Allemands ont vengé le dénonciateur de miss Cavell

AMSTERDAM. — Le *Handelsblad* apprend de Bruxelles qu'un garçon de café, Louis Bril, a été condamné à mort et exécuté pour le meurtre de Neels, dénonciateur de Miss Cavell. Cette nouvelle a été annoncée à Bruxelles par une affiche rouge.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

VICTOIRES AÉRIENNES

UN ZEPPELIN et 7 avions allemands ont été abattus hier

(OFFICIEL)

La journée a été marquée par de nombreux combats aériens.

Au-dessus de Tagnsdorff, est d'Altkirch, nos avions, attaquant de très près un Fokker ouvert sur lui un feu de quinze cartouches, pareil ennemi a glissé sur l'aile droite, tombé.

Dans la région d'Epinal, un Albatros abattu par le tir de notre artillerie.

Dans la région de Bures, nord de la Meuse, Parroy, un appareil allemand, attaqué par des nôtres, s'est abattu dans nos lignes; le pilote et le passager ont été tués.

Une escadrille de sept appareils français, en combat à quatre avions ennemis, dans la région de Vigneulles-les-Hattonchâtel. Deux des derniers ont été contraints d'atterrir. Les autres ont pris la fuite.

Des avions ennemis ont bombardé Fismes, le-Duc et Revigny.

Après de ce dernier point, l'escadrille composée de quinze appareils, a été assaillie par une de nos escadrilles de chasse et a dû se retirer. Au cours duquel un avion allemand a été abattu près de Givry-en-Argonne. Les deux pilotes ont été faits prisonniers. Un second avion ennemi, poursuivi, a piqué brusquement dans les lignes.

Un de nos groupes de bombardement, composé de dix-sept appareils, a lancé soixante-six obus gros calibre sur le champ d'aviation d'Hattonchâtel sur la gare aux marchandises de Mulhouse.

Un autre groupe de vingt-huit appareils a lancé de nombreux projectiles sur la fabrique de munitions ennemie de Pagny-sur-Moselle.

A la suite de ces différentes opérations, nos avions sont rentrés à leurs terrains d'atterrissage.

Un zeppelin, en marche de Sainte-Menehould vers le sud, a été abattu par la section de canons de Rovigny. Traversé par un obus, il est tombé en flammes aux environs de Brabant-le-Roi.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 21 Février (568^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Faible activité des deux artilleries sur l'ensemble du front au nord de Verdun où elles ont eu une certaine activité.

En Artois, au nord-ouest de la colline, l'ennemi a tenté sans succès deux attaques locales à la grenade.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, au nord de la route de Lille, l'ennemi a tenté une mine. Une contre-attaque intensive l'a chassé de l'entonnoir dont nous avons repris un des côtés.

En fin d'après-midi, les Allemands ont effectué un violent bombardement des tranchées au nord-ouest de Giverny, quel nos batteries ont répondu énergiquement.

Au sud de la Somme, dans le secteur de Lihons, après avoir dirigé sur nos lignes un intense bombardement et des attaques successives de gaz suffocants sur une distance de sept kilomètres, l'ennemi a tenté de tirer de ses tranchées en divers points, mais a été partout repoussé par nos tirs de mortiers et nos feux d'infanterie.

En Champagne, nous avons exécuté des tirs efficaces sur les organisations allemandes à l'ouest de la route de Saint-Hilaire-Souplet.

En Argonne, tirs de destruction sur les ouvrages ennemis voisins de la route de Saint-Hubert. Nous avons démoli plusieurs observatoires aux abords du bois de Cerny.

Au sud-est de Saint-Mihiel, nous avons bombardé les positions allemandes de d'Ailly.

Les Allemands ont lancé un certain nombre d'obus sur Saint-Dié : un habitant a été tué, sept ont été blessés.

LA GUERRE AÉRIENNE

Une escadrille de cinq avions français a bombardé les dépôts de munitions du château de Martincourt et d'Azou (sud-ouest et sud-est de Dieuze).

Des avions allemands ont lancé, cette nuit, sur Lunéville, Dombasle et Nancy, des projectiles qui n'ont causé que de faibles dégâts.

DERNIÈRE HEURE

Le roi Constantin de Grèce reçoit à Athènes le général Sarrail

ATHÈNES. — Le général Sarrail est arrivé au matin, à 10 heures; il était accompagné du lieutenant-colonel Jacquemot, chef d'état-major de l'armée d'Orient, des capitaines Mathieu et de l'officier d'ordonnance. Le général s'est rendu immédiatement à Athènes où il a été reçu en audience par le roi. Durant du palais, le général, accompagné du lieutenant-colonel Braquet, attaché militaire de la légation de France, est allé s'inscrire chez les princes et les princesses. Sur le parcours, dans les rues de la ville, le général Sarrail a été souvent acclamé. A une heure un quart, a eu lieu un déjeuner de huit couverts, offert par le ministre de la Guerre. Le maréchal de la Cour, le général Dams, le général Dousmanis, plusieurs officiers supérieurs de l'état-major de l'armée, M. Politis, directeur général au ministère des Affaires étrangères, M. Bonakis, maire d'Athènes, M. Mélas, président du conseil municipal, les ministres des Affaires alliées avec les attachés militaires, le président de la commission financière internationale, plusieurs notabilités françaises et le personnel de la légation assistaient à ce déjeuner. Le général, accompagné du ministre de France, a ensuite rendu visite au président du Conseil, puis, il est allé à la légation.

M. Guillemin lui a présenté les membres de la mission française; le général a ensuite rendu visite aux anciens présidents du Conseil, MM. Venizelos et Zaïmis.

Le salut de la presse

La presse s'occupe de l'arrivée du général Sarrail. Les mêmes feuilles qui, dans le passé, ont publié les actes du général, expriment leur sympathie pour le vaillant chef de l'armée d'Orient, et les journaux *Embros* et *Néa Himéra* qui ne craignent pas d'appréciations.

La *Patris* dit :

« L'illustre général qui a pris une part active à la bataille de la Marne est maintenant chargé de rendre l'Europe inexpugnable et ses ennemis se rendent compte que leur but est atteint. Il les attend et paraît vouloir leur rappeler que le vainqueur de Verdun se trouve dans les Balkans. Dans la personne du général Sarrail, nous saluons l'émule des anciens généraux des armées grecques qui défendirent la patrie par les armes et luttèrent aussi pour les libertés du peuple. Le général Sarrail, à la tête de centaines de mille hommes de la troisième République, défend la Macédoine de ses ennemis. Une victoire grande et définitive couronnera l'œuvre du général français dans cette lutte pour la France libérale en faveur de la liberté de la Macédoine hellénique. »

Kairi estime qu'il y a eu de la part du général Sarrail un malentendu sur les sentiments hellènes envers les Alliés et il ajoute : « Nous sommes certains que son entrevue avec le roi Constantin dissipera ce malentendu et nous saluons l'arrivée de Sarrail comme l'aube du rétablissement complet des liens entre l'Entente et la Grèce. »

Le général Kœwès à Cettigné

VIENNE. — On annonce de Vienne que le général Kœwès est entré à Cettigné.

Les Autrichiens occupent Bérat

GENÈVE. — Les Autrichiens annoncent la prise de positions avancées et l'occupation de Bérat.

UNE ALERTE

Le soir, à huit heures précises, le gouvernement militaire a donné l'ordre aux compagnies de police, en prévision d'un raid possible de zepplins, de supprimer l'éclairage à Paris et dans les banlieues.

A neuf heures 45, la préfecture de police a fait éteindre l'éclairage parisien, et les halles centrales ont été plongées dans l'obscurité la plus complète.

A onze heures un quart, l'alerte était terminée.

Vittel-Grande Source

Goutte - Gravelle - Arthritisme

M. ASQUITH DEMANDE au Parlement anglais 420 millions de livres sterling

LONDRES. — A la Chambre des Communes, M. Asquith, premier ministre, déposant deux demandes de crédit s'élevant à 420 millions de livres sterling, déclare :

« Je n'ai rien de plus à dire concernant l'aspect général de la guerre que ce que j'ai déjà déclaré à l'ouverture de la session. Je m'en tiendrai à une revue de la situation financière. »

« Des deux demandes de crédit que je vous présente, l'une concerne les crédits supplémentaires pour l'année 1915-16, qui sera la sixième pour l'exercice courant, avec un montant total de 1.420 millions. Le total, depuis le début de la guerre, atteint 1.782 millions. »

« Je pensais que ma demande de crédits déposée en novembre dernier nous permettrait d'atteindre le milieu de février, mais le Trésor possédant encore 102 millions de livres sterling, nous pourrions ainsi nous suffire jusqu'au 10 mars. »

« L'autre demande de crédits de 300 millions concerne l'exercice 1916. »

« Les dépenses journalières entre le 1^{er} avril et le 17 juillet dernier se sont élevées à 2.800.000 livres sterling. Entre le 18 juillet et le 11 septembre à 3.500.000; entre le 12 septembre et le 6 novembre à 4.350.000 livres sterling. Du 7 novembre au 19 février dernier, les dépenses journalières ont offert peu de différence; elles oscillent actuellement entre 4.300.000 et 4.400.000 livres sterling. »

« Les dépenses concernant l'armée, la flotte et les munitions se sont élevées à 834 millions de livres sterling entre le 1^{er} avril et le 19 février. »

« Le total des avances consenties aux Alliés, aux Dominions sous forme de prêts directs ou d'emprunt, s'élevaient au 19 février à 165.900.000 livres sterling. »

« Il est bien entendu que ceci constitue seulement des sommes prélevées sur les demandes de crédits. »

« Outre ces avances, la Banque d'Angleterre, à la requête du gouvernement, a consenti aux Dominions et aux Alliés des avances qui s'élevaient à 423 millions de livres sterling en novembre dernier. »

« Les dépenses quotidiennes de l'armée, de la flotte et des munitions atteignent actuellement trois millions de livres sterling. »

« Les dépenses normales étant de 220.000 livres sterling pour l'ensemble de ces chapitres, le surplus des dépenses nécessitées par la guerre atteint donc de ce fait 2.780.000 livres sterling par jour. »

M. Asquith ajoute :

« Des mesures d'économie rigoureuse ont été introduites dans différents services concernant la guerre, afin que les crédits consentis par le Parlement soient exclusivement consacrés à la poursuite vigoureuse de la guerre. »

PRECISIONS OFFICIELLES sur la situation du Monténégro

M. Miouchkovitch, président du Conseil des ministres du Monténégro, communique la note suivante :

Malgré les déclarations récemment données à la presse par le chef du gouvernement monténégrin, réfugié en France avec la famille royale, la diplomatie austro-allemande ne demeure pas inactive et ses manœuvres tendent encore à créer la confusion et à semer le doute dans l'opinion publique.

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Madrid vient de lancer une note d'après laquelle une pétition des membres du cabinet monténégrin demeurés dans le pays serait soumise au roi Nicolas en vue de les autoriser à conclure la paix.

Aucun gouvernement allié ou neutre ne se laissera heureusement prendre à un piège aussi maladroitement tendu.

Si le roi Nicolas et le chef de son gouvernement ont été contraints de quitter le Monténégro pour échapper à l'ennemi, après avoir donné des ordres très nets de ne traiter sous aucun prétexte, ce n'est pas pour souscrire aujourd'hui aux suggestions de personnages agissant sous la pression de l'invasisseur que l'on dit susceptible de s'exercer de tant de manières.

Aussi est-il bon de répéter que le roi et le gouvernement légal du Monténégro se trouvent dans une situation identique à celle des souverains des gouvernements de la Belgique et de la Serbie.

Vingt-six avions anglais effectuent un raid sur le dépôt de Don

LONDRES (Communiqué britannique du front occidental) :

Une attaque sur le dépôt de Don a été prononcée hier par 26 avions. Il y a lieu de croire qu'ils ont fait des dégâts importants aux magasins et aux voies ferrées.

Tous ces appareils sont revenus sains et saufs. Notre artillerie a bombardé énergiquement des tranchées ennemies aux environs de Hulluch, au nord du canal d'Ypres, à Commines. Une violente détonation a suivi le feu violent de nos obusiers lourds contre les positions de l'artillerie ennemie, dans la région de Ravighen.

Les avions ennemis ont fait, pendant ces dernières nuits, plusieurs attaques sur diverses lignes de notre zone sans obtenir de résultat militaire. Quelques civils ont été tués.

L'usine d'El Hassama détruite par un aviateur britannique

LONDRES (Officiel Egypte). — Au cours d'une reconnaissance aérienne des postes avancés turcs, à l'est du canal de Suez, le 20 février, un aviateur britannique, descendant jusqu'à 600 pieds du sol, a détruit avec une bombe de cinquante kilogrammes, l'usine turque d'énergie électrique d'El Hassama.

Des avions ennemis bombardent quatre villes de Lombardie

MILAN. — Des avions ennemis ont volé ce matin au-dessus des provinces de Brescia et de Milan.

Les dommages matériels sont insignifiants. Il y a eu deux morts et quelques blessés à Desenzano sur le lac de Garde; un blessé à Salò; deux morts et quatre blessés à Trezzo d'Adda.

Toutes les victimes appartiennent à la population civile.

BRESCIA. — Dans leur incursion d'aujourd'hui, les avions ennemis ont lancé des bombes aussi sur Gargnano.

Une bombe est tombée sans causer de dommages ni faire de victimes sur l'hôpital Foltrinelli où l'on avait cependant arboré le drapeau de la Croix-Rouge.

Un nouvel échec turc dans la région de Khnys

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL

A Schlossberg, près de Dvinsk, notre artillerie a canonné un attroupement considérable d'Allemands activement occupés à des travaux. Les Allemands se sont enfuis.

A Illuxt, nous avons fait sauter cinq fourneaux au-dessous de cinq blockhaus allemands. Nous avons occupé les entonnoirs formés par l'explosion.

Le 19 février, vers 11 heures du soir, nos avions ont lancé plusieurs dizaines de bombes sur la gare et la ville de Buczacz.

A la suite de la chute d'une bombe pesant un poud, une grande flamme rougeâtre a été aperçue, accompagnée d'une forte fumée. Notre avion Vtoroi a lancé sur la gare de Monasterjisko dix bombes de deux pouds, cinq de cinq pouds et une boîte de flèches.

MER NOIRE

Nos torpilleurs ont détruit, sur les côtes d'Anatolie, 13 voiliers.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région côtière, nos unités ont délogé les Turcs du bassin de la rivière Vitsesou, elles les ont refoulés derrière la rivière Beyoukdere. Dans la poursuite de l'ennemi, dans la région d'Erzeroum, nous avons encore fait prisonniers plusieurs centaines d'Askeris.

Un détachement de cent cosaques, rencontrant dans la montagne une colonne turque formée d'infanterie et d'artillerie, l'a attaquée bravement et l'a dispersée.

Notre infanterie a capturé trois batteries de campagne et de nombreux caissons d'artillerie.

Dans la région de Khnys, notre cavalerie a chargé de grandes forces d'infanterie turque et un régiment de souveris (cavalerie régulière) attaché à la première. Les Turcs ont abandonné le terrain laissant de très nombreux tués. Nous avons fait en outre des prisonniers.

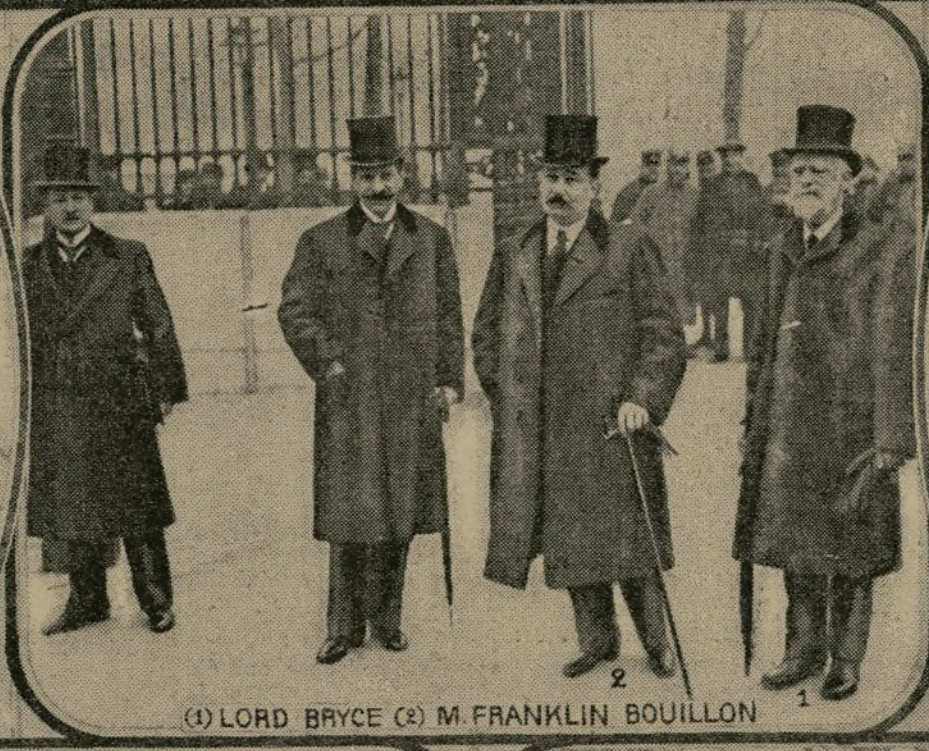
LES DÉLÉGUÉS ANGLAIS A PARIS



LA DÉLÉGATION ARRIVANT AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES



(1) SIR HENRY CRAIK (2) T. P. O'CONNOR



(1) LORD BRYCE (2) M. FRANKLIN BOUILLON



(1) MARQUIS DE CHAMBRUN (2) MAURICE LONG DÉPUTÉ



(1) LORD BALFOUR
(2) LORD SOUTHWARK (3) M. JOHN DILLON



(1) M. STUART WORTLEY (2) M. D. T. HOLMES

La délégation anglaise du comité interparlementaire franco-anglais a été reçue hier matin, au ministère des Affaires étrangères, par M. Briand, président du Conseil. Les délégués se sont ensuite rendus à l'Élysée.

Les colonels Egli et de Wattenwyl seront jugés jeudi à Zurich

BERNE (De notre correspondant particulier). — L'affaire, avec un grand A, celle de deux colonels d'état-major de notre armée, Egli et de Wattenwyl, traités à leur devoir de soldat, traités à leur honneur de Suisse, vient le jeudi 24 février devant le tribunal militaire de la 5^e division, à Zurich. Jamais procès n'aura suscité pareille émotion, agité tant de passions; jamais débat n'aura semblé si gros de conséquences. La vie et la conscience nationales en sont troublées, au point que certains pessimistes — des étrangers, ignorants des admirables qualités de sagesse et de tenue par où brilla toujours notre République, et se guidant sur certaines polémiques de presse entre Allemands et Romands — ont osé parler de révolution.

Certes, les faits qu'on jugera et condamnera, nous l'espérons, ont leur gravité. Mais des lois existent qui les avaient prévues; d'autres lois s'apprêtent qui en rendront le retour impossible dans notre démocratie. Nous jouissons d'une constitution solide; d'aucuns la croient incompatible avec nos libertés locales et dangereuse pour notre union; de cette aventure très regrettable, sortira

mission qui constitue l'« incorrection »; mais l'incorrection, dans le temps extraordinairement grave que nous traversons, ne compromet pas seulement outrageusement notre neutralité. Ailleurs, cela s'appelle « haute trahison ».

Tout le monde était, et est encore de cet avis. Mais il semble bien que les autorités fédérales n'appréciaient pas de prime abord l'indignation, la révolte du peuple entier qui réclamait avec la mise en branle de la justice, la convocation de l'assemblée pour y reviser certains articles de lois, et globalement l'abolition des tribunaux militaires et leur remplacement par les tribunaux civils des cantons.

Quelles mesures seront prises? Jusqu'où ira la réforme que successivement les conseils de chaque canton préconisent; car les Chambres doivent se réunir le 4 mars prochain.

La presse discute les détails. Radicaux, libéraux, catholiques, socialistes, les partis sont en communion d'idées sur le fond. Malheureusement l'antagonisme entre Romands et Allemands est intervenu, chaque clan parlant au nom de sa sympathie irréductible, l'un et l'autre oubliant un peu les intérêts de la Suisse, de la Suisse tout court. On s'est jeté à la tête des responsabilités qu'aucun n'a voulu prendre. Au contact d'influences extérieures, trop intéressées au désaccord entre confédérés, la querelle menaçait de prendre une tournure fâcheuse. Si, à la veille du procès, une réconciliation ne s'est pas produite, une trêve heureuse a cependant surgi. Le désir de laver son linge sale en famille, le besoin corollaire de se sentir libre chez soi paraissent être la note dominante. La proclamation du parti jeune radical de Genève s'en fait l'écho :

« Citoyens,



COLONEL EGLI

Une Suisse meilleure, plus indépendante, maîtresse de son sol inviolé, comme de sa volonté et de son pouvoir.

Venons-en à l'affaire et à ses tristes héros.

Sous les orures de von Sprecher, chef d'état-major de l'armée suisse, mobilisée en août 1914, pour être prête à défendre contre tout agresseur les frontières fédérales, deux colonels espionnaient. En mesure de connaître les mouvements de l'armée française, M. Maurice de Wattenwyl, chef de la section des renseignements, et M. Karl Egli, sous-chef de l'état-major suisse, communiquaient ces secrets aux attachés militaires allemand et autrichien. Le manège durait depuis longtemps, quand il parvint à la connaissance des autorités genevoises. Ce sera l'honneur de MM. les conseillers d'Etat Maguenat et Fazy d'avoir signalé les agissements coupables des deux officiers.

Déplacés, en vertu d'une première sanction trop légère, les colonels espéraient s'en tirer à bon compte. Mais une députation romande, reçue au mois de décembre par le Conseil fédéral, en présence du général Wille, commandant en chef de l'armée suisse, apporta de nouvelles imputations. Après enquête administrative, ouverte par le major Huber, sur enquête ultérieure du colonel Dubuis, juge d'instruction, le Conseil fédéral, d'accord avec le général Wille, décida de déléguer les colonels Egli et de Wattenwyl à la justice militaire d'un tribunal de division, la 5^e, à Zurich.

L'opinion publique, justement alarmée du danger que pouvaient faire courir à la neutralité traditionnelle, à la loyauté stricte de la Suisse, les procédés des colonels, s'attendait à l'arrestation préventive de ces derniers. Il n'en fut rien. Trop longtemps avant d'être priés de garder à leur domicile les arrêts de rigueur, ils ont pu circuler à Berne et rencontrer leur complices, leurs patrons. D'ailleurs, que pourraient craindre ceux-ci? L'immunité diplomatique les protège dans leur louche besogne.

En quelques mots la voici résumée d'après le *Berner Tagwacht* :

« Des bulletins journaliers, qui arrivaient de nos postes de frontière aux bureaux de l'état-major et qui contenaient des renseignements sur les positions des troupes françaises le long de la frontière, ont été communiqués aux attachés militaires allemand et autrichien.

« Que les nouvelles aient été importantes ou non, c'est une chose secondaire. C'est leur trans-

Cette question des responsabilités, non plus celle de Wattenwyl et d'Egli, admise unanimement, monte plus haut. Pourquoi a-t-on sévi si tard? Le chef d'état-major, von Sprecher n'a pas pu ignorer les agissements de ses subordonnés; le généralissime Wille a été bien long à décider l'enquête, malgré les preuves accablantes fournies par les députés romands de Rabours, Guinaud, Fazy et Willemin.



COLONEL DE WATTENWYL

En attendant, la fin approche. Zurich, où vont se dérouler les débats, s'emplit d'espions, d'Allemands, d'Autrichiens, de Bulgares, de Turcs. N'oublions pas que la Suisse compte plus de trente mille désertheurs, à l'affût de notre naturalisation!

En vue d'agitation possible, suscitée par ces hôtes indésirables, agitation sur le caractère de laquelle il ne faudrait pas se tromper, si elle se produisait, des mesures d'ordre ont été édictées. Le nombre des personnes à admettre dans l'enceinte du tribunal est, en raison de l'exiguïté du local, forcément restreint. Aucun journaliste étranger ne trouvera place; seuls les rédacteurs de feuilles suisses pourront assister aux audiences. On croit qu'elles seront peu nombreuses. On escompte à la charge des inculpés la déposition du colonel Secrétan et celle de l'expert Meyer, de Stadelhofen, champion international de tir, à qui le colonel de Wattenwyl refusa de confier — pour enquête — les balles dum-dum dont se servait, disait-on, l'armée française.

J'enregistre ce dernier pronostic sur le verdict : les deux colonels seront dépossédés de leur grade, mais seul Wattenwyl sera *salé* (prison peut-être, amende certainement) parce que seul coupable.

Nous serons bientôt fixés.

W. Théralt.

LA ROUMANIE GARDERA SON BLÉ

D'après la *Nouvelle Presse Libre*, M. Filipescu serait parti pour la Russie, le 20 février.

Pendant son voyage, l'ancien ministre roumain sera reçu en audience par le tsar et il se propose d'aller ensuite sur le front russe, pour se rendre compte de l'importance des forces militaires dont nos alliés disposent actuellement.

Il communiquera aussi aux autorités russes des renseignements précis sur l'état actuel de l'armée roumaine; d'après des informations particulières, le nombre des soldats actuellement mobilisés et prêts à entrer en campagne dépasse un demi-million, et des réserves de plusieurs centaines de mille hommes sont organisées.

Afin de couper court à une violente campagne allemande de surenchère et de sauvegarder les approvisionnements nécessaires au pays, le gouvernement roumain a demandé au parlement le vote de la loi interdisant l'exportation de toutes les céréales, afin de conserver la quantité nécessaire à la consommation intérieure.

La nouvelle loi n'affectera pas le contrat de 800.000 tonnes, signé avec l'Angleterre, ni les achats de 1.500.000 tonnes effectués par l'Allemagne.

VERS UN RAPPROCHEMENT HO-LANDO-BELGE

M. Frans Van Cauwalaert, député belge bien connu, a parlé, ces jours derniers, à l'Association des Etudiants d'Amsterdam pour les études sociales, du rapprochement de la Hollande et de la Belgique.

Le conférencier a exposé la situation de ces deux pays après la guerre et a déclaré qu'on devra resserrer les liens économiques qui unissent les deux nations voisines, de même que les liens intellectuels.

« Après la guerre, a dit M. Van Cauwalaert, s'ouvrira pour la Belgique une ère de prospérité, car « rien ne donne plus de force à un peuple que la souffrance. »

L'orateur condamne ceux qui encouragent en Hollande un mouvement séparatiste flamand : ce serait là diviser la Belgique, et comme Belge il doit s'opposer à cette action.

M. Van Cauwalaert conclut en déclarant que la Hollande et la Belgique sont condamnées après la guerre à périr toutes deux ou à atteindre ensemble un même but.

« L'avenir de la Hollande exige, dit-il, qu'elle conserve son indépendance. C'est pourquoi il est d'un intérêt capital qu'après la guerre, on conclue une ligue militaire défensive avec la Belgique.

« Car, dans une prochaine guerre des puissances de l'Europe occidentale, le Limbourg hollandais ne sera pas épargné. La Belgique et la Hollande, en prenant des mesures en commun au sujet de la défense deviendront une grande puissance.

« Puisse à ces deux Etats être dévolue la tâche de se faire les champions des droits des petits Etats! »

On va instituer des cartes de viande dans le grand-duché de Bade

BERNE. — Le *Strasburger Post* du 19 février publie un compte rendu de la séance de la Diète badoise du 18. A la fin des longs débats sur la question des vivres, le ministre de l'intérieur, M. von Dödemann, a annoncé que le gouvernement du grand-duché préparait l'établissement d'une carte de viande.

« Pourtant, dit-il, nous ne pouvons pas ordonner que la vie de famille soit soumise au contrôle de la police. Que penserait-on, si un agent de police venait pendant le déjeuner pour examiner les mets placés sur la table? »

« Il faut, a-t-il dit encore, que l'antagonisme cesse entre les campagnes et les villes. »

Le rapporteur, M. Zehnter, du centre catholique, exige qu'on tienne compte à Berlin des vues de l'Allemagne du Sud.

Pour remédier aux inconvénients de la tranchée inondée



Les services d'intendance ont songé à obvier au terrible désagrément qu'entraînent pour les poilus les longs séjours dans les tranchées inondées. Il existe aujourd'hui de nouvelles bottes absolument imperméables qui permettent aux soldats de marcher



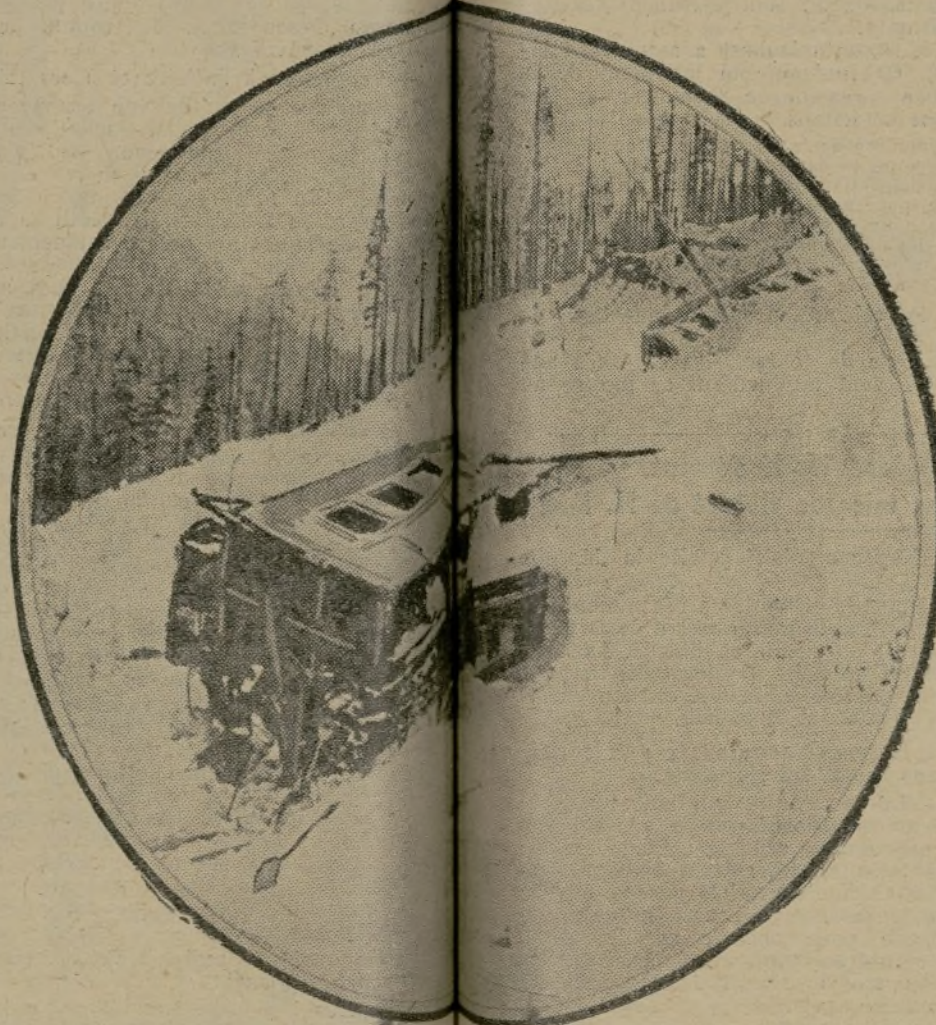
dans les boyaux inondés, eussent-ils de l'eau jusqu'au dessus du genou. Malheureusement, et en dépit des pompes d'épuisement, les tranchées sont trop souvent inondées; trop rares encore sont celles dont l'aménagement évite le bain de pieds aux hommes.

Un attelage militaire aux Indes



Le chameau supplée souvent, aux Indes, à l'automobile et même à l'éléphant qui, sur d'autres théâtres de la guerre, accepte d'être attelé pour les besoins de la guerre. Nombreux sont ces convois originaux dans ce pays lointain, qui nous prépare de nouvelles unités.

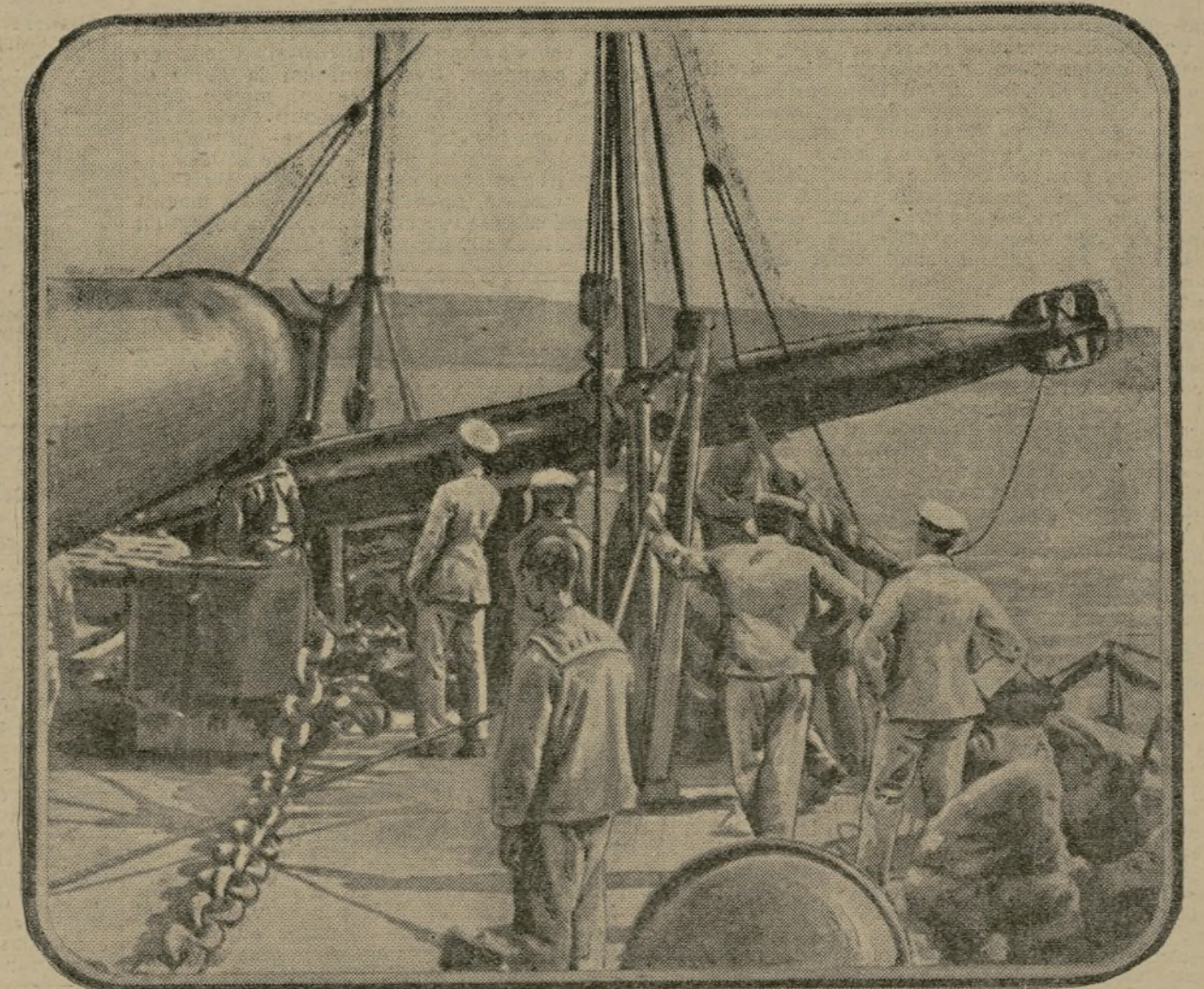
L'infortune d'un train autrichien



Les soldats autrichiens ne sont pas seuls à souffrir, dans leurs montagnes, des rigueurs de l'hiver. Une avalanche a balayé ce train stationné sur une voie, à la crête d'un coteau, et l'a envoyé rouler sur les pentes.

Ayuntamiento de Madrid

Repêchage d'une torpille



A bord d'un navire autrichien, on procède au repêchage d'une torpille qui a manqué de bien peu son but. On sait que, grâce à la vigilance des sous-marins alliés, la marine autrichienne — comme la marine allemande dans Kiel — est presque absolument bloquée.

LES ÉCHANGES FRANCO-AMÉRICAINS

Ni concurrents,
ni sacrifiés.

On sait les formidables commandes en cours d'exécution aux Etats-Unis, pour le compte des Alliés en général, et de notre pays, en particulier.

Sans citer des chiffres qui seraient forcément erronés puisque de nouveaux ordres s'ajoutent chaque jour aux contrats déjà passés, on peut dire sans crainte d'exagération que c'est par dizaine de milliards que la Quadruple-Entente alimente la marche des industries américaines de l'acier, et de bien d'autres encore. On peut donc dire que notre bloc représente à l'heure actuelle « le client sérieux », client forcé certes, mais qui n'en est pas moins important pour cela, au contraire.

La grande guerre européenne procure pour les Etats-Unis un autre avantage encore, plus important peut-être, et pour le présent, et pour le développement futur des ventes américaines à l'étranger. Le blocus — relatif — de l'Allemagne a en effet supprimé, comme d'un trait de plume, la concurrence allemande sur tous les continents où l'incroyable activité de ses exportations menaçait d'enlever aux autres nations, aux Etats-Unis notamment, une foule de marchés. Toute l'Amérique du Sud et la Chine, pour ne citer que de grandes contrées, ne sont plus inondées de produits boches.

En présence de l'abstention forcée de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, les négociants américains ont donc le champ libre. Nous savons qu'ils s'efforcent d'en profiter, et ne saurions les blâmer de saisir cette occasion, unique dans l'histoire, et qui, souhaitons-le, ne se représentera pas de sitôt.

La France, pour sa part, en combattant l'Allemagne, rend donc indirectement à la grande République sœur un signalé service.

Sans chercher à profiter de cette situation pour peser diplomatiquement sur le gouvernement de Washington, ce qui ne convient ni à notre caractère ni à notre dignité, nos Pouvoirs publics pourraient néanmoins chercher à tirer parti des circonstances, en vue d'améliorer la condition de nos rares industries qui exportent nos produits de luxe aux Etats-Unis; car il est bon de noter, à ce propos, que par un heureux hasard, nos respectives industries ne se concurrencent pas, puisque, si les Américains produisent principalement de l'acier, des machines, du pétrole, etc., la France ne leur envoie que des articles de luxe : vins fins, soieries, modes, etc....

Aussi, comprend-on difficilement les droits énormes, quasi prohibitifs, qui frappent la plupart de nos importations en Amérique, depuis la porcelaine de Limoges, jusqu'aux maroquineries, nouveautés et autres articles de Paris.

Ce fâcheux état de choses, qui avait déjà provoqué d'énergiques protestations avant la guerre, est plus déplorable encore maintenant que nous sommes devenus un gros client et un protecteur indirect des exportations américaines dans le monde entier.

Cette anomalie, signalée par plusieurs publicistes fort bien intentionnés mais un peu inexperts, leur suggère l'idée de représailles douanières immédiates. Nous nous permettrons de ne pas partager cette opinion dont nous signalons les dangers.

Au facteur moral d'abord. La violation de la neutralité belge, les crimes stupides, tel que celui de la *Lusitania*, les attentats quotidiens des Allemands sur le sol américain, les intrigues de la diplomatie austro-allemande contre la neutralité des Etats-Unis, nous ont, sans conteste, concilié l'opinion américaine. Le colonel Roosevelt, dans une récente interview, se faisait éloquentement l'écho de cet état d'esprit, lorsqu'il disait à notre distingué confrère, M. Victor Cambon : « Notre admiration va surtout à la France qui a su résister à une telle nation organisée d'une façon aussi formidable, et je dois considérer aujourd'hui le peuple français comme un peuple de héros, les femmes françaises comme les imitatrices de Jeanne d'Arc. »

Mais si les Américains apprécient notre caractère, ils sont également très âpres à gagner des dollars; une menace d'élévation de tarif douanier risquerait de nous enlever leurs sympathies précieuses à maints égards.

D'autre part, si nous frappons de droits considérables les machines-outils, les automobiles et autres marchandises qu'ils nous envoient actuellement, les prix d'achat de ces marchandises subiront une parallèle augmentation et c'est nous, finalement, qui serons les dindons de la farce, puisque nous avons encore plus besoin, pour le moment tout au moins, de leurs matières premières et produits qu'ils n'ont besoin de nos articles de luxe.

Enfin, il est certain qu'aussitôt la guerre finie nous verrons nos amis américains accourir en foule dans notre pays pour le visiter, ses champs de bataille en particulier. Si l'on pense qu'au

la guerre les touristes américains dépensaient à l'étranger deux milliards et demi par an, on se dit qu'il serait maladroît de les mécontenter d'avance, alors qu'en sachant, au contraire, les attirer par notre cuisine réputée, par nos hôtels confortables, nos moyens de transport perfectionnés, nous pourrions retrouver, par eux, une partie importante des milliards que nous leur envoyons maintenant pour acheter des munitions.

Est-ce à dire que nous soyons désarmés? Nullement.

Les circonstances actuelles, en favorisant les exportations américaines, ont fait prendre aux Etats-Unis le goût de l'exportation; leurs industriels, en commençant à remplacer l'Allemagne dans l'Amérique du Sud et en Asie, se sont mis dans l'idée de supplanter radicalement ces redoutables concurrents.

Un négociateur avisé peut les prévenir très amicalement qu'une refonte de notre tarif douanier est en préparation, refonte rendue nécessaire pour notre prochaine défense économique et celle de nos alliés. Rien n'empêche d'y prévoir des clauses compensatrices, si nos articles importés en Amérique continuent à être trop lourdement et arbitrairement taxés.

Voilà une base possible de conversations amiables, précise et conforme aux bonnes relations franco-américaines, car, plus que jamais, après la guerre, pour récupérer les milliards exportés, nous devons exporter nos marchandises; ce n'est pas l'heure d'un protectionnisme à courte vue.

René Castelneaux.

LA FOIRE aux échantillons de LYON

L'hégémonie que l'Allemagne veut établir sur le monde est autant d'ordre économique que d'ordre militaire. La guerre n'a nullement diminué ses visées ambitieuses. Pendant qu'elle la poursuit avec les armes, elle s'occupe, d'autre part, de grouper en un trust puissant les nations qui entrent dans son orbite, afin de reprendre, avec plus de force, la lutte commerciale dès qu'elle aura le champ libre. Cette lutte sera longue et sans répit. On peut même dire qu'elle est engagée. Avec une audace qui semble folle mais qu'explique l'étroite solidarité qui lie les pouvoirs publics et le monde industriel allemands, nos ennemis inondent en ce moment les pays neutres d'offres de marchés à livrer, dès la fin de la guerre, sans souci de pertes à peu près certaines. Ce qu'ils veulent à tout prix, c'est décongestionner leur stock intérieur, handicaper leurs concurrents et reprendre immédiatement et partout leur place.

La guerre actuelle embrasse donc, à la fois, le domaine militaire et le domaine économique.

Tout ce qui sera entrepris par les Alliés pour barrer la route aux produits austro-allemands sert la cause commune. C'est pourquoi la Foire de Lyon, qui tend clairement à ce but, mérite d'être soutenue. Il importe que les commerçants et les industriels des pays alliés et neutres entrent, dès maintenant, en contact pour nouer de solides relations qu'ils sauront rendre profitables. Du 1^{er} au 15 mars prochain, Lyon leur fournit une magnifique occasion de se rencontrer. Nous les engageons vivement à la saisir.

WINCARNIS

est la seule chose dont vous avez
besoin si vous êtes faible,
anémique, nerveux, abattu.

Wincarnis est la seule chose qui vous donnera une nouvelle force quand vous êtes faible, un nouveau et riche sang quand vous êtes anémique, une nouvelle vigueur nerveuse quand vous êtes nerveux, et une nouvelle vitalité quand vous êtes abattu. Car Wincarnis possède un quadruple pouvoir : c'est un tonique, un fortifiant, un créateur de sang et une nourriture des nerfs, le tout combiné dans une délicieuse boisson créatrice de vie.

Même depuis le premier verre de vin vous pouvez sentir le bien que cela vous fait, et en continuant vous pouvez sentir le sang nouveau circuler dans vos veines. Vous pouvez sentir tout votre organisme reprendre une nouvelle vitalité. C'est pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le Wincarnis. WINCARNIS (le vin de la vie) n'est pas un luxe, mais une véritable nécessité pour tous ceux qui sont faibles, anémiques, nerveux, abattus, pour les invalides s'efforçant de regagner de la vigueur après une affaiblissante maladie, pour tous les martyrs de la digestion, pour tous ceux qui sont affaiblis par la vieillesse et pour tous ceux qui sont déprimés et moroses. Wincarnis est le plus prompt et le plus sûr chemin à une nouvelle santé. Prompt parce que le mieux commence tout de suite. Sûr, parce que depuis plus de 30 ans il a donné une nouvelle santé à un nombre incalculable de personnes souffrantes et parce qu'il ne contient aucune drogue. Cessez donc de souffrir inutilement. Essayez juste une bouteille de Wincarnis; tous les pharmaciens le

La conférence interparlementaire
franco-britannique

PREMIÈRE PRISE DE CONTACT

C'était hier la première journée de la délégation parlementaire anglaise à Paris.

A 10 heures du matin, M. Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, a reçu au quai d'Orsay les parlementaires anglais qui étaient accompagnés par MM. Georges Leygues, Stephen Pichon, Guernier, Outrey, Moutet, de Chambrun, Chrumet, d'Aubigny, Fournol, etc.

M. Franklin-Bouillon, député de Seine-et-Oise, vice-président du Comité interparlementaire, les présenta au ministre qui leur souhaita la bienvenue en exprimant la satisfaction que lui cause la présence en France des éminents représentants de la Grande-Bretagne. « Cette satisfaction, a-t-il dit, sera également ressentie des deux côtés du détroit où l'on se réjouit de la collaboration des deux Parlements et de l'union toujours plus étroite des nations alliées dans leurs efforts respectifs vers le but commun : la victoire. »

Lord Bryce, ancien ambassadeur à Washington et président de la délégation, prit ensuite la parole au nom de ses collègues.

Du quai d'Orsay, la délégation s'est rendue à l'Elysée, accompagnée par M. Briand.

M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères et vice-président du Comité, présenta à M. Poincaré les parlementaires anglais, au nom desquels lord Bryce prit à nouveau la parole.

Le président de la République lui répondit par une allocution au cours de laquelle il traça un vivant tableau de l'œuvre accomplie pendant la guerre par la Grande-Bretagne, ce qui détermina un nouveau discours de lord Bryce, discours qui produisit une vive impression, soit qu'il traitât des gloires françaises, soit qu'il flétrît les crimes de la *kultur*.

A midi, un déjeuner, offert par le groupe français, réunissait les délégués des deux pays. Les places avaient été marquées de manière que chaque Français se trouvât entre deux Anglais, et réciproquement. Au surplus, les personnalités étaient groupées d'après leurs spécialités propres; c'est ainsi que le général Herbert se trouvait à côté du général Pédoya.

Les deux délégations comprennent des hommes éminents, dont le savoir fait autorité en certaines matières. Des collaborations se trouvent ainsi tout indiquées pour le travail préparatoire des sous-commissions qui commencent aujourd'hui dans les vastes locaux du Comité français, boulevard Saint-Germain.

A 2 h. 30, M. Antonin Dubost a reçu les délégués au Sénat. Ce fut pour le président de la Haute-Assemblée l'occasion de prononcer un discours dont nous détachons le passage suivant :

Pour nous, sénateurs de la République française, recevant — tandis que le canon tonne de Dunkerque à Belfort — la délégation parlementaire de la libre Grande-Bretagne, pour nous cette signification est celle-ci, c'est que nos deux pays se sont enfin compris, c'est qu'entre les fils des deux grandes révolutions modernes, entre les deux puissances civilisatrices de l'Occident, désormais, il n'y a plus de détroit.

A 5 heures, les délégués prenaient une tasse de thé à l'Elysée.

Après cette prise de contact, les délégués anglais et français vont aujourd'hui se mettre au travail.

L'Agence Wolff dément

la prochaine mise en liberté de M. Max

GENÈVE. — L'Agence Wolff publie la dépêche suivante :

« La presse ennemie et neutre a récemment répandu la nouvelle que le bourgmestre de Bruxelles, M. Max, aurait été remis en liberté. La nouvelle est fautive et on peut ajouter qu'il ne peut être question de la mise en liberté du bourgmestre de Bruxelles pendant la guerre. »

M. Max aurait refusé d'acquiescer aux conditions qu'on lui imposait.

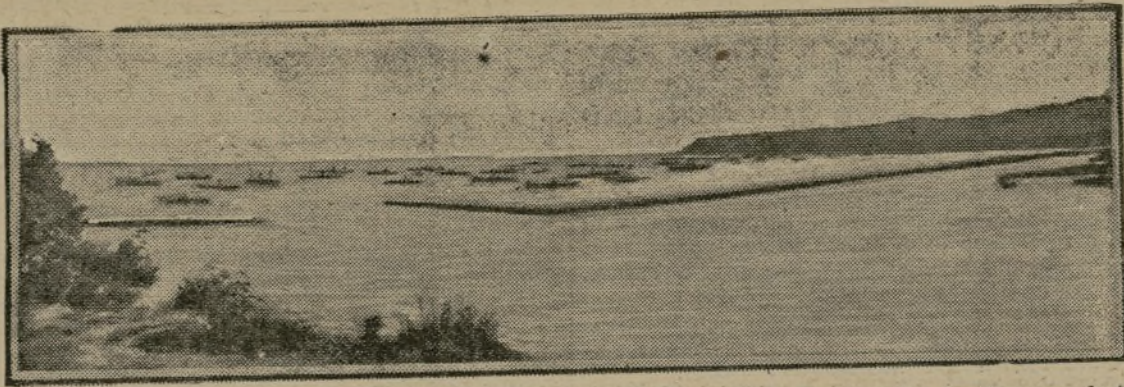
LONDRES. — Les journaux publient un télégramme d'Amsterdam disant que le général von Bissing a fait apposer des affiches à Bruxelles déclarant que la mise en liberté du bourgmestre, M. Max, était impossible durant la guerre. La dépêche ajoute qu'on assure qu'après l'intervention du roi d'Espagne pour obtenir sa libération, M. Max aurait refusé énergiquement d'accepter les conditions allemandes et aurait déclaré préférer demeurer prisonnier à vie.

L'Angleterre appelle
les célibataires de 19 ans

LONDRES. — Tous les célibataires âgés de dix-neuf ans sont appelés sous les drapeaux.

MARSEILLE, PORT ANGLAIS

Ressuscitons les cantinières



Dans la rade de l'Estaque, quarante navires attendent de pouvoir accoster les quais encombrés.

Prenant la mer entre ses rivages courbes, Marseille, avant la guerre, s'inclinait mollement vers l'Afrique et le Levant mystérieux.

Un côté, la Corniche, était réservé aux villas de plaisance; mais du centre à l'extrême-nord, du Vieux-Port aux tartanes d'aquarelle jusqu'à l'Estaque où se faisaient, dans les immenses caissons à air comprimé, des bassins nouveaux, se déployait le mouvement des voyageurs et du commerce.

En 1913, le tableau récapitulatif des entrées et des sorties mentionnait 11.175 navires français et 6.103 navires étrangers représentant 9.804.551 tonnes de jauge français et 11.286.269 étrangers. On dénombrerait au bénéfice des plus puissantes nations : 5.067.776 tonnes de jauge anglais; 1.443.093 allemands; 609.582 autrichiens.

La guerre immobilisa brusquement les navires marchands; puis les réquisitions sévèrent. Mais il devint bientôt d'une nécessité urgente pour l'économie nationale d'importer. Le trafic des marchandises s'organisa, reprit, s'accrut. De 720.094 tonnes en juillet 1914, il tomba, en août 1914, à 352.910 tonnes; en juillet 1915, il atteignait 731.687 tonnes. Or, il avait fallu réserver une partie du port au ravitaillement de la Suisse et remettre aux autorités militaires françaises les mûles des abattoirs. Les mûles et les hangars du cap Pinède furent concédés au gouvernement anglais. Bientôt la place libre fit défaut. Abondamment chargés, les navires attendirent des semaines et des semaines, dans la rade de l'Estaque, de pouvoir accoster à quai. On en compta plus de quarante. Et des visites ministérielles n'y remédiaient point.

Les concessions accordées au gouvernement anglais avaient été particulièrement importantes. On leur reprocha même de l'être trop, mais le déplacement des opérations vers les Balkans et surtout vers l'Egypte et l'Asie-Mineure, là où la suprématie anglaise s'imposait avec le plus de fierté, entraînait à une presque complète utilisation.

L'armée britannique occupe les hangars 7 et 8, dont la superficie est de 21.200 mq. sur un total de 112.451 mq. Ces hangars, relativement récents, sont parmi les mieux conditionnés. Les quais, qui en dépendent, d'une longueur de 600 mètres, sont en eau profonde. Ils recevaient les plus puissants paquebots des compagnies marseillaises, tels le *Paul-Lecat* (161 mètres de long), des Messageries Maritimes; le *Salta* (143 mètres de long), des Transports Maritimes; le *Patria* (158 mètres), de la Compagnie Cyprien-Fabre.

En outre, le môle découvert D, avec ses dépendances, appartient, par moitié, aux troupes françaises et aux troupes anglaises.

Tout d'abord vint l'armée des Indes : près de cent mille hommes. Et tous les quinze jours des transports se succédèrent. Les contingents qu'ils déversaient étaient destinés à maintenir l'effectif des combattants.

Prévoyante, l'administration anglaise avait loué pour trois ans des établissements où elle installa les divers services de la base et les hôpitaux. Deux camps furent établis dans la banlieue. Le camp Musso, à la Pointe-Rouge; le camp de la cavalerie, à la Valentine.

Au camp Musso, une allée centrale sépare les tentes où logent, autant que possible séparés, les fantassins des différentes races : 7.000 hommes parfois. A la limite d'une pinède, dans des baraquements, voisinent les bureaux, les mess, les salles de distraction. Les indigènes disposent d'un mess aussi et d'une sorte de pièce-comptoir où ils peuvent consommer les boissons autorisées, jouer, lire des journaux en indoustani, en pendjab, s'ils sont lettrés; se faire expliquer et dicter leur correspondance par des volontaires de l'Union chrétienne, dont le siège est en Amérique. Dans une belle bâtisse campagnarde, l'hôpital; en plein air, l'abattoir, les incinérateurs d'ordures; partout, l'eau chaude et froide, l'électricité.

Le camp de la Valentine est en selle sur des vallonnements. Les champs paraissent des manèges. Disséminés, des villages de bêtes, où 3.000 peuvent être abrités, des greniers, des abreuvoirs, des forges. Seul détail pittoresque : le dressage des chevaux d'Australie.

Le ravitaillement quotidien de telles masses comporte de subtiles difficultés : il a fallu trouver et amener des quantités suffisantes de gingembre, des produits inusités, même dans le Midi, des farines spécialement blutées : plus de 1.200 wagons de chèvres en 1915!

Maintenant l'armée des Indes retourne à l'Orient. Et, bientôt, les Sénégalais, les tirailleurs arabes, les spahis, les Annamites affectés aux usines de munitions maintiendront seuls à Marseille son caractère étrange, unique, d'exotisme guerrier.

Mais les volontaires de lord Kitchener remplacent les mercenaires des Indes. Ils campent au parc de l'Exposition, au parc Borély surtout, dont les pelouses ne connaissent que les jeux des enfants.

Et c'est toujours, avec des détails différents de teints et de costumes, le défilé des régiments crottés et las qui descendent des gares pour s'embarquer ensuite alertes et musiques en tête; des corvées militaires; des rondes; des compagnies qui s'exercent au long des promenades; des chevaux élégants qui se baignent à la plage et caracolent, montés par des officiers.

Les pâtisseries, les thés à la mode, les restaurants, qui portaient l'ombre comme un crêpe aux premiers jours de la guerre, illuminent chaque soir. Les fleuristes, les magasins de luxe bénéficient d'une clientèle toujours renouvelée. Rue Saint-Ferréol — la rue chic! — les sacs en argent font prime : tant de jeunes femmes ont accepté la mode offerte d'en porter! Les théâtres, les music-halls, les cinémas affichent des réclames en français et en anglais; dans les tramways sont apposés des avis en ces deux langues et en indien.

Et c'est, parmi les Marseillais en deuil ou dans l'attente et dans l'angoisse comme les habitants des autres villes de France, parmi les réfugiés fortunés, les commerçants, les courtiers, les voyageurs, les hivernants des pays neutres, le coudolement des chefs et des soldats, en bleu horizon ou en kaki, l'empressement vers la fête, durant la halte entre la mort évitée et la mort menaçante...

Marseille n'est plus tout à fait une ville française et point tout à fait une ville anglaise : elle est la ville même de l'Entente.

Jules Bernex.

Nouvelles brèves

Tirage financier. — VILLE DE PARIS 1910 (3 %). — Le numéro 73286 gagne 100.000 francs; le numéro 405412 gagne 10.000 francs.

Des réfugiés serbes arrivent à Marseille. — MARSEILLE. — Le paquebot *Armand-Behic* est arrivé ce matin, venant directement de Salonique avec de nombreux passagers, parmi lesquels deux cents réfugiés serbes qui ont été débarqués au lazaret du Frioul.

Le vapeur *Comrie-Castle* est renfloué. — LONDRES. — Le *Lloyd* annonce que le vapeur *Comrie-Castle* a été renfloué.

Commerçants allemands condamnés. — BERNE. — La haute cour d'Empire, à Leipzig a condamné, suivant la *Strasburger Post* du 20 février, trois commerçants de Tuttingen (Wurtemberg), l'un à un an et les deux autres à quinze mois de prison pour avoir vendu des appareils de chirurgie à des pays neutres — la Suède et la Suisse — tout en sachant que ces appareils étaient destinés à des pays belligérants.

Les métaux de la tempête en Bavière. — GENÈVE. — A la suite de la tempête qui s'est abattue ces jours derniers dans la région bavaroise, les communications téléphoniques de la ville de Munich ont été complètement coupées. Le trafic télégraphique est également interrompu. On a constaté de grands dégâts dans tout le sud de l'Allemagne.

Les inondations en Alsace. — GENÈVE. — Selon les journaux badois, les crues de l'Ill et du Larg ont ralenti les opérations en Alsace. Tous les torrents des Vosges débordent. Les villes d'Altkirch et de Illfurt sont inondées ainsi que les localités situées le long de l'Ill et du Larg.

Hangar de zeppelins démoli par la tempête. — GENÈVE. — L'ouragan de mardi a démoli une partie du hangar des zeppelins à Friedrichshafen construit il y a six mois pour abriter quatre zeppelins qui devaient être terminés dans quinze jours : il n'y a pas eu d'accidents de personnes.

Le blocus donne des résultats. — COPENHAGUE. — La presse danoise approuve deux condamnations qui viennent d'être prononcées par la chambre de commerce de Copenhague pour tentative de réexportation.

Le premier jugement a infligé une amende de 10.000 couronnes pour essai de réexportation de cinquante fûts de cacao en poudre.

Le deuxième, une amende de 134.000 couronnes pour huit cents sacs de café.

C'est peut-être le meilleur moyen d'en finir avec les mercantis.

Il n'est plus permis d'ignorer quel mal ont fait et font encore les mercantis installés dans la zone des armées. Comment ils exploitent nos soldats, *Excelsior* l'a dit. Tous les moyens sont bons pour enfler leur escarcelle : vente de denrées inférieures, hausse exagérée des prix.

Aussi le grand quartier général a-t-il essayé de remédier à ce fâcheux état de choses en créant les autos-camions-bazars.

Tout en reconnaissant qu'il est peut-être prématuré d'apprécier les résultats de cette innovation, nous nous permettons, cependant, de faire quelques remarques générales, qui nous ont été suggérées par un certain nombre de soldats du front.

Les autos-camions-bazars ne donnent pas, dans la pratique, tous les résultats qu'on serait en droit d'en attendre. En effet, ils ne peuvent passer partout, et sont sujets aux pannes. Ces lourdes machines sont quelquefois dans l'impossibilité de suivre leurs unités dans les chemins étroits et boueux et dans les sous-bois.

Pourquoi ne rétablirait-on pas la bonne vieille voiture régimentaire à un ou deux chevaux, et, par conséquent, la cantinière ou le cantinier, comme on voudra. Ce mode de transport, qui paraît rustique et arriéré, est pourtant bien celui qui conviendrait. Il permettrait de suivre constamment les troupes dans leurs déplacements.

L'histoire nous montre les services importants rendus par les vivandières et cantinières qu'on trouve à la suite des armées anciennes et modernes.

Tout d'abord, les vivandières n'avaient d'autre rôle que de veiller à l'entretien de l'équipement des combattants et elles durent leur nom à l'état de leur mari, marchand-vivandier.

Le premier, Louis XIV, donna une vivandière par bataillon, et la Convention porta ce nombre à quatre. Sous l'Empire, les cantinières revêtent un uniforme militaire. Ce sont, pour elles, les beaux jours. On les voit, dans leur typique costume bleu et rouge, crânement coiffées du chapeau verni à rubans tricolores, le petit baril et la sacochette aux écus accrochés à la ceinture, sur tous les champs de bataille d'alors.

Elles rendirent d'utiles services, non moins éclatants, en 1870; de sorte qu'après avoir été régies par divers règlements qui les maintenaient à la caserne, elles reprennent enfin leur place naturelle à la suite des armées, en vertu d'un décret du 28 mai 1895.

S'il en était ainsi dans notre guerre actuelle, au cantonnement de repos, les combattants se fourniraient aisément aux cantines, qui se seraient substituées aux commerçants indécents.

Les cantines pourraient être ravitaillées de deux façons : ou par leurs propres moyens, ou par les soins de l'intendance. Dans le premier cas, la qualité des denrées et boissons serait soumise à la surveillance d'un médecin-major, et le prix en serait fixé par l'autorité militaire. Cette taxation des produits n'apparaît pas arbitraire, car déjà il existe dans les cantines du temps de paix un tarif approuvé par le commandant d'armes.

Dans le second cas, ce serait évidemment une nouvelle charge pour l'intendance, puisqu'elle devrait pourvoir à tous les besoins de ces cantines. Mais le bon fonctionnement des services de l'intendance, depuis le début de la guerre, nous laisse croire que cette nouvelle organisation serait mise au point et réalisée avec le même succès.

Quel que soit le procédé adopté, on ferait ainsi parvenir aux soldats du front, par une voie directe, les produits de notre grand commerce, et ce à des prix modérés. Ce serait, il nous semble, mettre fin à l'exploitation mercantile dont la santé et la bourse de nos chers défenseurs font malheureusement trop, les frais.

René-Claude Orcei.

Une conférence parlementaire internationale du commerce

Les 6, 7 et 8 mars prochain, se tiendront à Paris les séances de la conférence parlementaire internationale du commerce qui s'est constituée au Sénat de Belgique, le 18 juin 1914, sous le patronage du roi Albert 1^{er}, dans le but de réaliser l'unification des lois et des coutumes commerciales et de provoquer sur certains points des ententes économiques.

De nombreux représentants de l'Angleterre, de la France, de la Russie, du Japon et de la Belgique assisteront à la conférence dont le programme comporte des questions de deux ordres bien distincts, questions d'actualité et questions dont l'étude a provoqué l'institution de cet organe économique.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Une Consultation

Chez le docteur Albias. Après l'attente, longue mais inévitable, au grand salon somptueux et encombré d'objets d'art, Mme Le Chevaleret est introduite dans le cabinet sévère du praticien. Mme Le Chevaleret est une femme de 45 ans, mise avec une sobre élégance et dont le visage sensible et les yeux tendres révèlent, tout de suite, au médecin une âme infiniment impressionnable. En entrant, elle a dit son nom.

LE D^r ALBIAS (soixante ans, gros et tassé ; mais l'empatement des traits, la lourdeur du masque disparaissent dans la flamme extraordinaire du regard. Il désigne à sa cliente un grand fauteuil devant son bureau). — Mon excellente amie Mme Savenne, que j'ai vue hier, m'a annoncé votre visite, madame.

M^{me} LE CHEVALERET. — Marie Savenne est la plus gentille, la plus attentionnée des amies. Elle m'a vue souffrante, toute déséquilibrée, toute détraquée, et elle a exigé de moi la promesse que je viendrais vous demander conseil. Quand Marie Savenne parle de vous, docteur !...

LE D^r ALBIAS (étend la main pour arrêter la louange qui va venir, et il dit). — Quels sont exactement les maux dont vous vous plaignez, madame ?

M^{me} LE CHEVALERET. — Je crois, docteur, qu'il ne s'agit que de malaises nerveux. Je ne dors pas... j'ai des angoisses... des peurs soudaines au milieu de la rue... Je crains que votre science n'y puisse rien, car mon mal est moral, et mon meilleur remède serait la fin de la guerre !

LE D^r ALBIAS (avec une grande sympathie). — Mme Savenne m'a dit que vous aviez un fils aux armées.

M^{me} LE CHEVALERET (dont la voix devient tout de suite saccadée). — J'ai mon fils unique sur le front, oui, docteur. Il est à Massiges. Je n'ai que lui au monde, puisque je suis veuve. Il a vingt ans !... Je suis dans une inquiétude continuelle. Il faut que les hommes soient des criminels pour imposer aux femmes une pareille torture !

LE D^r ALBIAS. — Ma science, comme vous disiez tout à l'heure, ne peut pas grand-chose pour vous. Calme moral, volonté, discipline dans vos pensées... Votre cure dépend de vous.

M^{me} LE CHEVALERET. — Je le sais... Mais où puiser du calme... où trouver de la volonté ?... Je suis hantée, à chaque minute, par cette idée que, tout à l'heure, on peut m'apprendre que mon fils est tué !...

LE D^r ALBIAS. — Tous ceux qui se battent ne sont pas tués, madame. La proportion des tués est même assez faible. Quant aux blessés, la plus grande partie guérit.

M^{me} LE CHEVALERET (qui s'exalte peu à peu). — Oui !... la plus grande partie guérit... Mais aussitôt qu'ils sont guéris, on les reprend... on les renvoie sous la mitraille ! De sorte que, parfois, je me surprends à souhaiter, presque, que Maurice me revienne avec un bras de moins... parce qu'alors... je le garderais !

LE D^r ALBIAS. — Etes-vous sûre que votre fils ne préférerait pas avoir son bras et retourner se battre !...

M^{me} LE CHEVALERET (amère). — Oh !... lui !... Il ne rêve que massacres !... C'était un garçon délicieux ; il était très doux, très timide même... et il ne pense qu'à la bataille ! Il a deux citations ; cela devrait lui suffire !... Mais il en veut d'autres... et moi, je meurs de peur !...

LE D^r ALBIAS. — Vous devez être fière de votre fils, madame...

M^{me} LE CHEVALERET. — Ah ! je n'y pense guère ! Je ne veux pas qu'on me tue un fils de vingt ans... voilà tout !...

LE D^r ALBIAS (dont le visage se couvre de tristesse). — Et pourtant, madame... il y a pire !...

M^{me} LE CHEVALERET (vivement). — Que dites-vous, docteur !... Il n'y a pas pire... il ne peut pas y avoir pire !... Que deviendrons-nous, nous, les mères ?...

LE D^r ALBIAS. — Vous serez des femmes admirables ! Vous serez l'image vivante d'une idée sublime... Vous serez le sacrifice accepté, consenti... Vous serez glorieuses de vos enfants !... Ah ! n'est-ce rien ?...

M^{me} LE CHEVALERET (violente). — Non ! non !... mon fils d'abord !... la gloire ensuite !... Nous voulons garder nos enfants !...

LE D^r ALBIAS. — A tout prix ?...

M^{me} LE CHEVALERET. — A tout prix !...

LE D^r ALBIAS. — Non, madame !... Et moi, je vous envie !... J'envie vos alarmes, vos inquiétudes ; je vous envie de trembler pour un fils qui fait tous les jours à son pays le sacrifice de soi-même !...

M^{me} LE CHEVALERET. — Docteur !...

LE D^r ALBIAS. — Et je vais plus loin !... Si nous envisagions l'hypothèse du sacrifice suprême... eh bien ! je vous enverrais encore !

M^{me} LE CHEVALERET (qui s'est levée, vient de sentir passer dans les paroles du docteur Albias un tel accent de détresse qu'elle le regarde, anxieuse de ce qu'il va ajouter. Elle dit très doucement). — M'expliquerez-vous ?

LE D^r ALBIAS (garde très longtemps le silence, puis, brusquement, il se décide). — Eh bien... oui, madame, je vous expliquerai... Aussi bien trouverez-vous peut-être dans ce que je vais vous dire le remède moral que vous souhaitiez tout à l'heure. Regardez ceci !

Le docteur Albias a ouvert un tiroir et en a extrait une lettre qu'il passe à Mme Le Chevaleret. Elle en remarque, d'abord, l'en-tête imprimé : « Maison pénitentiaire de X... » Dans un coin, le visa du directeur. Et la lettre commence par ces mots : « Mon cher père... » Déjà Mme Le Chevaleret a rendu le papier au docteur ; elle murmure :

M^{me} LE CHEVALERET. — Mon Dieu !... Dois-je comprendre... ?

LE D^r ALBIAS. — Oui, madame... vous comprenez ! Mon fils... oui... un fils de moi !... un malheureux !... un être que rien ne guérira, qui a le poison dans la peau... l'escroquerie... les faux !... L'opprobre !... Oui, j'ai cette plaie atroce dans ma vie ! Je me décide à vous la dévoiler parce que, de savoir cela... vous comprendrez mieux votre tâche... très lourde, mais magnifique...

M^{me} LE CHEVALERET (très émue). — Docteur !...

LE D^r ALBIAS. — Vous comprendrez mieux ceci : c'est que la France s'est levée tout entière pour se défendre ; que vous avez, vous, quelque chose à lui donner, quelque chose de noble, de pur, la plus belle portion de vous-même ; que vous pouvez participer, vous, à l'effort de tous ; que vos inquiétudes, vos déchirements vous revêtent de gloire... et qu'autour de moi... autour de moi, il n'y a que de la honte !... Alors, comprenez-vous que, quelle que soit votre angoisse, il y ait pire et que j'aie raison, moi, de vous envier !

La voix du docteur Albias s'est brisée. Mme Le Chevaleret, debout, a saisi une de ses mains et l'a sentie trembler. Sans paroles, bouleversée, elle s'en va... Mais, déjà, son pas est plus décidé, plus énergique... et, pendant qu'un nom, le nom de Maurice, sonne au fond de son cœur, dans ses yeux tendres brille un éclair de belle fierté et de courage.

Montboyer.

TRIBUNAUX

Le calvaire d'un brave homme

Inculpé de meurtre et de tentative de meurtre, le territorial Saint-Bonnet, trente-sept ans, forgeron de sa profession, comparait hier, devant le deuxième conseil de guerre. En 1903, il épousait Mme veuve Tamarelle, âgée de quarante-quatre ans, mère de trois enfants. Type parfait du mari modèle, excellent ouvrier et homme de cœur, Saint-Bonnet adoptait moralement le jeune Henri Sainsard qui, la mère étant morte, était confié aux soins d'un père alcoolique.

La guerre déclarée, le forgeron, devenu un héroïque soldat, retrouvait à Neuport Henri Sainsard, caporal de zouaves, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme.

Côte à côte le territorial et son protégé se battent comme des lions. Henri Sainsard, blessé, est évacué sur le dépôt des éclopés à La Courneuve, et Saint-Bonnet lave le linge de ses camarades pour pouvoir envoyer quelque argent à son fils adoptif.

Au mois de novembre dernier, le forgeron est évacué sur une usine métallurgique de Morlaix. Passant par Paris, Saint-Bonnet va chez lui et trouve la maison vide. Il se rend chez Mme Schmitt, la sœur de Sainsard, et y trouve sa femme qui refuse de le suivre.

Désespéré, Saint-Bonnet tente de se suicider en absorbant un liquide nocif, mais des soins énergiques le rappellent à la vie.

Le lendemain, Saint-Bonnet revient et tire quatre coups de feu sur sa femme et le jeune Sainsard. Mme Saint-Bonnet est tuée net et Sainsard, atteint au bras et aux reins, reste longtemps entre la vie et la mort.

Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, dans son bref réquisitoire, déclare : « La loi exige des poursuites, exige des réquisitions, mais si j'étais à la place des juges, j'acquitterais. »

M^e Maurice Garçon prononce pour Saint-Bonnet une plaidoirie émouvante qui vaut à son client un acquittement prononcé à l'unanimité.

Nouvelles parlementaires

La situation de nos armements

Avant d'aborder l'examen des crédits demandés par le ministère de la Guerre pour le second trimestre de 1915, la commission du budget a entendu, hier, un exposé détaillé de la situation des armements et munitions, présenté par M. Lebrun, rapporteur d'ensemble du budget de la guerre.

La commission sénatoriale de l'armée a continué, hier, de son côté, la discussion du rapport de M. Charles Humbert sur l'artillerie.

La littérature aux armées

Récemment, *Excelsior* adressait aux hommes de lettres, actuellement aux armées, une circulaire où notre journal les invitait à dire à quelles œuvres ils songent au milieu du grand drame, quels livres ils mûrissent en eux en attendant le retour de la paix victorieuse. Nous demandions, en outre, à nos correspondants et confrères-soldats de bien vouloir condenser, en peu de lignes, quelque forte impression, quelque beau souvenir.

Nous avons reçu beaucoup de réponses qui, toutes, traduisent, en des termes mâles et confiants, la foi inébranlable de nos écrivains, luttant pour la liberté du monde à côté des enfants de la terre et des travailleurs des cités. C'est de ce réconfortant courrier que désormais nous allons, tous les mardis, extraire des textes où, sans doute, nos lecteurs trouveront avec plaisir une preuve nouvelle du fervent idéal qui, lui aussi, sur la ligne des tranchées, se dresse comme un autre rempart, et non le moins noble, face à la brute allemande.

Une très belle lettre, une lettre passionnée pour l'Idole Sublime, nous parvient, signée de M. Lucien Rolmer :

Je vis dans la glaise et sous les minenwerfers : les obus miauent, les balles claquent. Nos canons dominent, ils résonnent le long de l'air éperdument.

Mon devoir français m'absorbe : la rare minute où il me relâche, je fais quelques lettres, à six mètres sous terre, et l'eau de la tranchée s'écoule sur mon papier. Les nuits où je puis dormir, je me souviens des livres heures de jadis et je ne dors qu'à moitié : je rêve. C'est ainsi que, sous une bougie qui coule d'un fil de fer fiché dans un « rondin » au-dessus de ma tête, j'ai écrit un poème aimé : *Le Jour de Gloire*.

Chaque nuit, si je l'écoutais, m'apporterait un poème : les poèmes naissent seuls. — comme naîtra ce qu'on appelle la Victoire, je veux dire notre Paix, notre sage Paix...

Charles-Henry Hirsch m'écrivait récemment :

« Je ne dirais cela à personne, — mais vous vivez, depuis des mois, dans le plus vaste rythme, et vous en retirez une force lyrique, une richesse nouvelles... »

Je vis comme une racine : j'en suis fier, — je me sens tremper dans le sol national. Je me donne.

Mes projets après la guerre ? Je reprendrai ma collaboration quotidienne au *Petit Journal*, où mes attributions me passionnent, et je reprendrai ma poésie intime, je l'espère, dans mon cœur. Je voyagerai, je regarderai, je « peindrai », je vivrai, je chanterai.

Je le veux, — je veux vivre. Mais je veux avant tout que la France vive et qu'elle impose sa volonté républicaine à des Allemagnes féodales, — et je souffre volontiers pour notre France et volontiers pour la future liberté.

M. Julien Melaye (42^e colonial) nous écrit :

Je pense que la production littéraire d'après-guerre, pour éviter le poncif, devra s'attacher à donner une image exacte des *Choses vues*. Dans le nombre énorme des « Carnets de campagne » publiés, seuls surnageront ceux qui sauront être pittoresquement photographiques. C'est dans l'espoir d'être original — et avec la certitude de faire vrai — que je compte écrire un roman humoristico-héroïque : *L'Ancre rouge*, qui relatera la vie militaire et la mort évangélique d'un jeune marabout, séminariste, devenu « nettoyeur de tranchée ».

Je suis surtout poète et compte offrir à mon maître H. de Régnier un recueil : *les Cyprès et les Myrtes*, poèmes dédiés au souvenir des amis disparus et de l'Absent.

M. Melaye nous adresse deux savoureux poèmes qu'à notre regret nous ne pouvons insérer, mais dont les belles qualités démentent le modeste post-scriptum ajouté par l'auteur :

C'est de la littérature de Poilu, et les mains, gourdes encore du lebel, ne savent guère plus tracer, du divin calame, les arabesques sacrées.

M. J.-C. Holl, adjudant à la compagnie de mitrailleuses du 49^e territorial, allait publier, en août 1914, un roman, la *Ville Chimère* (Paris). Il restera romancier quand il reviendra des combats, mais l'école de la guerre lui a inspiré un projet nouveau, et que voici :

La guerre actuelle nous a donné le sens de la lutte et l'abnégation de notre petite personnalité. Elle nous a remis les anonymes de l'œuvre vers lequel tendent les grandes civilisations et nous nous considérons les ouvriers de cet œuvre. J'ai pensé qu'un journal hebdomadaire serait un véhicule précieux à ce faisceau d'idées. Mon plus grand désir est de le fonder, sitôt la guerre finie. Il y a trop de parasites chez nous, qui vivent de l'idée nationale. Ceux-là seuls qui auront légalement risqué leur peau, auront le droit de parler. Ce sera mon programme. *La France à ses défenseurs*, et non à ses commis-voyageurs en boniments, qui se sont engraisés à son profit et qui l'ont plaquée où se sont embusqués, quand il fallut prendre le fusil et défendre, au prix de son sang, un lopin de son territoire.

(A suivre.)

M. Théotokis n'est pas mort empoisonné

ATHÈNES. — Différents journaux européens ont reproduit la nouvelle publiée par un journal allemand et affirmant que l'ancien président du Conseil, M. Théotokis, serait mort empoisonné.

Cette nouvelle est absolument fautive : M. Théotokis est mort d'une grippe infectieuse.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Dimanche, en matinée, malgré le beau temps, les *Affaires sont les affaires* ont été représentées devant une salle comble; la recette s'élevait à 7.000 francs environ; le public, subjugué par le puissant chef-d'œuvre de M. Octave Mirbeau, a vigoureusement acclamé Féraudy, qui joue Isidore Lechat en comédien de la grande école, et ses vaillants camarades tous dignes de donner la réplique à un protagoniste de si large envergure.

Le soir, dans *Primerose*, nous avons eu le plaisir de revoir Numa et Bernard. Numa n'avait point paru sur la scène de la Comédie depuis le commencement de la guerre. Bernard, mobilisé, lui aussi, dès le début des hostilités, avait fait quelques apparitions durant plusieurs mois (février-juin 1915). Espérons que cette fois le retour de ces excellents comédiens est définitif et que bientôt les sociétaires ou pensionnaires, n'appartenant pas au service armé, auront repris leur place chez Molière, où ils serviront la cause nationale beaucoup plus utilement qu'en accumulant des fiches, en surcharge dans un bureau.

Samedi, on avait représenté *la Figurante et l'Augusta*, spectacle affiché pour le soir.

J'ai dit que cette pièce ressemblait à un fragment de tragédie. En effet, la très belle scène entre Metellus et Messaline — venant tout de suite après l'entretien de Claude et Posidès — constituerait l'épouvantable catastrophe d'une « grande » pièce si, dans des actes précédents, l'auteur, au moyen d'une série de conversations ou d'exemples, avait démontré clairement tout ce que l'Augusta raconte à Fulvie sur l'évolution de son cœur et de son esprit. Examinez les classiques, vous y constaterez qu'une confiance sert à mettre à nu l'âme du héros au moment où l'action s'engage, en exposant les circonstances pour ainsi dire immédiates de cet état d'âme, et celles qui ont concouru à produire la crise. Jamais, qu'il s'agisse des confidences de Phèdre, d'Oreste ou de Xipharès, vous n'y subirez l'analyse compliquée de la transformation totale, et déjà ancienne, d'un tempérament ou d'un caractère. Ici le cas s'aggrave de ce que M. Fanchois, d'accord avec un petit nombre d'historiens et de poètes, mais en opposition avec l'immense majorité des écrivains et du public, surprend complètement l'opinion commune qui ne voit dans Messaline qu'une impure créature déjà corrompue et souillée quand Claude l'épousa.

Emile Mas.

L'anniversaire de Victor Hugo. — On le célébrera aujourd'hui, à 1 h. 1/2, en matinée, à la Comédie-Française. Ordre du spectacle : Poésies, M. René Rocher : a) *Vocations*; b) *Giboulées*, Mlle Valpreux; c) *l'Idylle de Floriane*, M. Georges Le Roy; d) *la Chanson des Aventuriers de la mer*, Mlle Colonna Romano; e) *Adieu de l'hôtesse arabe*, M. Jacques Fenoux; f) *la Paroisse*, Mlle Yvonne Ducos; g) *le Pot cassé*, M. Leitner; h) *Lorsque l'enfant paraît*; i) *Hymne*, Mlle Berthe Bovy; j) *Bons conseils aux amants*; k) *Ce que dit le public*, Mme Dussane; l) *la Chanson de Gavroche*.

Ruy Blas, 5^e acte (MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet, Mme Lara); *Marion de Lorme*, 4^e acte (MM. Silvain, Georges Berr, Raphaël Dufos, Louis Delaunay, Jacques Fenoux, Georges Le Roy, André Polack, Mme Bartet).

La Couronne poétique, hommages à Victor Hugo; *Hymne à Victor Hugo*, orchestre et chœurs de M. Camille Saint-Saëns; *Hymne national russe*, Mlle Guirini; a) *Victor Hugo*, poésies de Lermontov; *Hymne national italien*, Mlle Delval; *Hymne à Victor Hugo*, de M. Gabriele d'Annunzio; b) *la Brabançonne*, Mme Silvain; *Stances à Victor Hugo*, de M. Emile Verhaeren; *Hymne national anglais*, Mlle M. Roch; c) *Odes à Victor Hugo*, d'Algeron, Charles Swinburne, Mme Lara; d) *Mon dieu*, Mme Veber; e) *le Siècle avait deux ans*; f) *le Chant du départ*, chanté par Gavroche, Mme Dussane (orchestre et chœurs); *Hommages à Victor Hugo* : tous les artistes en scène.

Chez Réjane. — *Madame Sans-Gêne*, de Sardou et Moreau, sera jouée jeudi en matinée et en soirée. Samedi soir et dimanche, en matinée et en soirée, toujours avec Mme Réjane.

Au Nouvel Ambigu. — Aujourd'hui mardi, à 8 h. 30, première représentation (reprise) de *Ma tante d'Honfleur*, comédie-bouffe en trois actes de M. Paul Gavault, dont voici la distribution : M. Albert Brasseur, Jean Coquelin, Harry Baur, Numès Cazalis, Chambly, Mmes Juliette Darcourt, Monna Delza, Huguette Dastry, Rosa Bruck, Rose Grane, De Nixo.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, 19^e concert Colonne-Lamoureux consacré aux « Symphonistes français ». Au programme : *Quatrième symphonie*, d'Albéric Magnard; *Istar*, variations symphoniques, de Vincent d'Indy; *Chimère* (première audition), poème symphonique de G.-R. Simia; les *Trois Troyens à Carthage*; *Chasse royale et Orage*, de H. Bertioz.

Le concert, qui se terminera par la *Symphonie en ut mineur* (N^o 5), de Beethoven, sera dirigé par M. Camille Chevillard.

MARDI 23 FÉVRIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Figurante*. Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche. Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Athénée. — Relâche.

Ambigu. — A 8 heures, *Ma tante d'Honfleur*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} les soirs, *Kit* (Max Dearly). Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise* revue; *A l'éloge au-dessus* Oh! pardon!

Châtelet. — Relâche. Cluny. — A 8 h. 30, *les Forçats de Pipermans*, les Jocrisses de l'amour.

Dejazet. — A 8 heures, *les Fiancées de Rosalie*. Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*. Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karéntine*.

Théâtre Réjane. — Relâche. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*; *J'm'en f... Renaissance*. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, la Bonne intention. Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Un homme qui déteste les femmes*, avec Polaire et Magnard; dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Marraines de France*; *Vie de tranchées*; *En Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Dame aux Camélias* (Francesca Bertini); *la Ville chinoise* (suite des *Mystères*). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 23 février, à 2 h. 1/2 : *L'Anglicisme de notre dix-huitième siècle*, conférence par M. Jean Richépin, de l'Académie française.

Aujourd'hui, 5, rue Roqueline, à 5 heures, conférence de M. Raoul Ailhaud sur ce sujet : *Après la tourmente*.

Aujourd'hui, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, à 4 heures, conférence de M. Hervé sur : *les Origines françaises de l'éthnologie*.

VOILES ET VOILETTES

Actuellement, beaucoup de femmes ne portent point de voilettes; la coiffure peu volumineuse, sans bouffants mousseux et sans frisons vaporeux, ne se déplace pas trop. On peut donc, avec une toque entrant bien, très facilement se passer d'une voilette sans être coiffée en « saule pleureur ». Mais la voilette est souvent plus une coquetterie qu'une nécessité; elle « finit » l'ensemble, et, suivant qu'elle est unie ou ramagée, modifie souvent l'aspect d'un chapeau.

Comme voilette unie, on porte surtout le tulle hexagonal ou octogonal à très large réseau; c'est beaucoup plus seyant que le réseau carré; le même tulle se porte avec ramages; les dessins très nets et assez espacés sont plus seyants que les dessins brouillés qui déforment et enlaidissent les plus jolis visages. On porte toujours des voilettes longues, bien serrées sous le menton et attachées sur la nuque avec une épingle ou une barrette; mais la voilette courte, arrêtée au-dessous de la bouche ou au-dessous du nez, est très facile à mettre avec les petites toques.

Les voiles de Chantilly jetés sur les chapeaux petits et grands, ombreant les yeux et nimbant le chapeau, sont extrêmement chic; les draper joliment est tout un art. Les femmes vraiment coquettes y excellent et savent se donner un je ne sais quoi de personnel et de chic, rien qu'à la façon dont elles drapent un voile de dentelle...

Jeanne Farmant.

La crue de la Seine

La Seine, dont les eaux sont devenues boueuses, est restée hier stationnaire et il est à présumer que la cote prévue par le service hydrographique pour aujourd'hui ne sera pas atteinte. Si le beau temps persiste la crue diminuera très vivement.

La plupart des ports, dans la traversée de Paris, sont submergés et cela ne va pas sans entraîner des conséquences commerciales qui commencent déjà à se faire sentir.

On mande de Troyes que le niveau de la Seine s'est élevé de 30 centimètres depuis avant-hier au pont de Poicy.

A 3 heures de l'après-midi, la cote était, hier, de 3 m. 63.

Communiqués

Aujourd'hui mardi, à midi, gare de Lyon, départ d'un convoi de quatre-vingts orphelins de la guerre. (Pernance centrale : 40, quai d'Orléans, Paris 4^e). Ces pauvres petits, dont quelques-uns sont âgés de quelques semaines, et dont la plupart n'ont plus de mère, plus de famille, plus de foyer, viennent surtout de la zone des armées. Ils seront répartis entre les colonies de Cannes, de Juan-les-Pins, de Saint-Jean-Cap-Ferrat, et trouveront de la part des mères adoptives qui les attendent là-bas les soins les plus tendres et les plus vigilants.

Le même jour, à 8 heures du soir, de la gare de l'Est, départ d'un autre convoi de petits orphelins de la guerre dirigés par l'Association sur sa Colonie agricole et ménagère de Dampierre-sur-Salon (Sainte-Saône), où les enfants, dont plus de cent, de l'âge de deux à dix ans, ont été recueillis.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Mme John Astor a quitté New-York pour Ottawa, où elle sera l'hôte de L.L. A.A. R.R. le duc et la duchesse de Connaught. Le colonel commandant la 3^e brigade d'infanterie vient de citer à l'ordre de la brigade, les soldats Leriche, Victor-Charles, du 128^e d'infanterie et Bernard, Fernand, qui, le 6 octobre, en patrouille dans un village encore occupé par l'ennemi, ont, à eux deux, ramené 17 prisonniers.

Victor Leriche est le petit-fils de M. Numa Autignon, consul de France en retraite, ancien maire de Pomayrols, et le fils de M. Leriche, Louis, ancien consul de France à Rabat.

NOUVELLES DES COURS

S. M. la reine Alexandra a reçu en audience S. Exc. le baron de Wedel-Jarlsberg, ministre de Norvège en France, et la baronne de Wedel-Jarlsberg, ministre de Norvège en France, et la baronne

NAISSANCES

La vicomtesse de Pardieu a donné le jour à un fils qui a été appelé Jacques.

Mme René Giard, née Rivière, a mis au monde un fils qui a reçu la prénom de Paul.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De la princesse Olga Koudachef, femme de M. Jean Koudachef, ministre de Russie près le gouvernement belge au Havre et sœur de Mme Isvolsky, femme de l'ambassadeur de Russie à Paris. La princesse Koudachef est décédée, avant-hier, à l'hôtel de l'ambassade, à Paris.

De M. François Pavie, conseiller général et maire de Savines (Hautes-Alpes), décédé à Nice, âgé de soixante-deux ans.

De M. Jules Jaluzot, ancien député de la Nièvre, fondateur des magasins du Printemps, décédé des suites d'une attaque d'urémie.

Du général Gaudette, du cadre de réserve, décédé à Paris.

Du jeune Carl de Pardieu, âgé de huit ans, fils du vicomte de Pardieu, attaché à la commission de contrôle postal de Dieppe, et de la vicomtesse de Pardieu.

De M. Marius Bô, administrateur du Crédit Lyonnais, décédé âgé de quatre-vingts ans.

Du marquis de Mousac, décédé à Montmorillon.

Du baron Auguste-Paul d'André, décédé au château de Saint-Julien (Aude), à l'âge de soixante-dix ans.

Du comte de La Selle, décédé au château de la Chenaie, à Neuilly-sous-Paris.

De l'abbé Franc-Joseph Soury, vicaire à Salviac, décédé à l'hôpital de Royallieu-Compiègne, d'une maladie contractée en soignant les soldats.

De M. Antoine Audier, agent de change honoraire à Marseille.

Du docteur Louis Tarricq, médecin-major de première classe, en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Béziers, à soixante-deux ans.

De M. Antoine Simonnat, ex-administrateur général de l'Opéra, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Clermont-Ferrand, à quatre-vingts ans.

De Mme Gérard de Villemaison, née Soumard de Villeneuve, décédée à Bourges, à quatre-vingt-onze ans.

De M. Elor Samanos, décédé à Morenux (Landes).

De M. Arnoldson, ancien député au Riksdag suédois, décédé âgé de soixante et onze ans. Il avait obtenu, en 1908, le prix Nobel pour la paix.

De Mme veuve Delfarge, décédée à Grénouville, à quatre-vingt-deux ans, grand-mère de notre confrère Jack Cazol.

M. Poincaré sur le front de Champagne

Le président de la République, accompagné du général de Langle de Cary, s'est rendu sur le front de Champagne, où il a parcouru, pendant plusieurs heures, nos premières positions, tranchées de tir, tranchées de soutien, abris des hommes, abris des mitrailleuses.

Il a ensuite visité, avec le général Langle de Cary et le général Gouraud, des cantonnements, des baraquements et des ambulances.

Il a enfin passé en revue les troupes qui se sont si vaillamment comportées, du 9 au 12 février dernier, dans la défense du « champignon » et de la « pomme de terre ».

Il a remis des décorations de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des croix de guerre aux officiers, sous-officiers et soldats qui avaient été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués par leur bravoure.

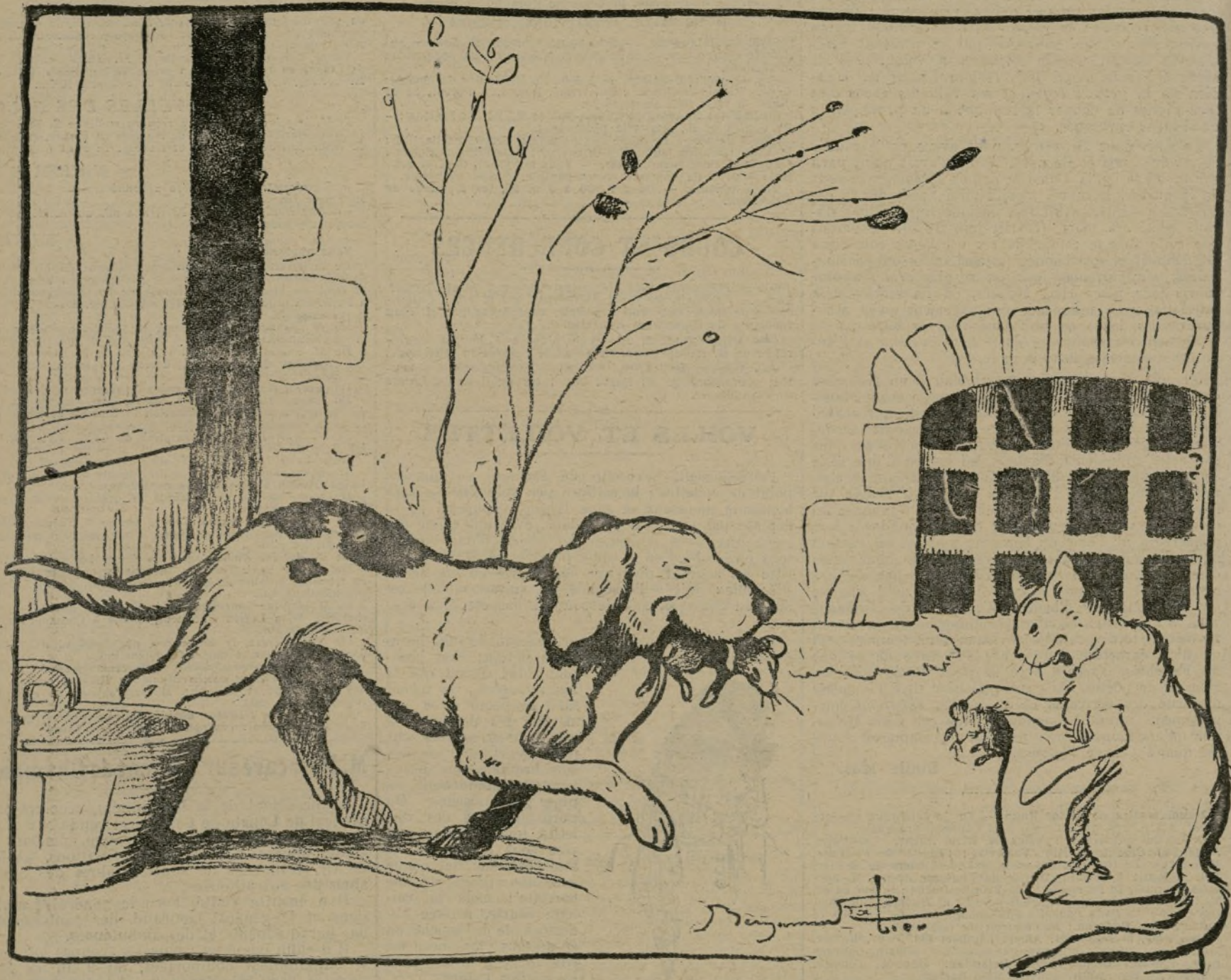
SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

AVIS

MM. les Actionnaires sont informés que les dépôts effectués en vue de l'assemblée générale extraordinaire, convoquée pour le 26 février 1916, n'ont pas réuni un nombre d'actions suffisant pour que l'assemblée puisse délibérer et ce malgré la prorogation du délai de dépôt décidée par le Conseil d'administration. En conséquence, MM. les Actionnaires sont convoqués pour le samedi 4 mars 1916, à 3 heures de l'après-midi, à la salle des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, à Paris.

Conformément aux statuts, cette assemblée délibérera valablement, quel que soit le nombre des actions présentes ou représentées, mais seulement sur les objets portés à l'ordre du jour de la première réunion. Les dépôts effectués en vue de l'assemblée générale du 26 février seront valables, sans autre formalité, pour l'assemblée du 4 mars, ainsi que les cartes ou pouvoirs précédemment délivrés. Les nouveaux dépôts d'actions continueront à être reçus dans les caisses des établissements de crédit ci-après ou de leurs succursales et agences, jusqu'au 26 février inclus au plus tard : Banque Française pour le commerce et l'industrie, Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union parisienne, Comptoir National d'escompte de Paris, Crédit Lyonnais, Société Générale de crédit industriel et commercial, Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, Société Centrale des Banques de province.

LA VIE CHÈRE, par BENJAMIN RABIER



-- Ils disent que tout augmente... Moi, je trouve que la viande est pour rien!..

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 22 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

VII

On approchait des vacances, et une certaine effervescence régnait dans le couvent des Oiselles; beaucoup de petits almanachs de poche se rayaient, chaque jour, d'une date expirée : plus même un mois, quel bonheur!... Janine de Bray, elle, comptait les heures qui lui restaient à passer encore! Dans une quinzaine, le brevet! Trois semaines, le départ! Et une tristesse s'emparait de la jeune fille lorsqu'elle songeait que, dans peu de temps, il lui faudrait dire adieu à cette vie si paisible, faite de bon labeur, de rires joyeux, de folles rêveries, vie intense dont les minutes marquaient si profondément, qu'à se les rappeler bien plus tard, Janine frémissait au seul ravissement de leur souvenir retrouvé.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Jeunes de Lettres.

Maintenant, elle travaillait beaucoup, sans effort ni contrainte; une certaine latitude était accordée aux élèves du brevet, les études libres se passaient au jardin.

Il y avait des jours, où, à la nuit tombante, Janine, un peu lasse, allait se reposer sous le bosquet mystérieux auquel, on n'avait jamais su pourquoi, des générations d'élèves avaient donné le nom de Catapinson.

Là, dans l'ombre propice à la rêverie, au milieu du silence de ses pensées et de l'encens des fleurs mystiques, qui s'exhalait de ce jardin de couvent, Janine demeurait plongée dans de longues extases et la mélancolie de cette heure lui était infiniment douce.

Cependant, Andréa ne supportait pas que son amie s'isolât ainsi; elle arrivait, rieuse, toute prête à quelque joyeuse équipée, et lorsque sa compagne faisait mine de vouloir demeurer encore, elle proposait :

— Si on allait faire un peu de musique pour se détendre les nerfs?

Et Janine se laissait tenter.

Au cinquième, sous les combles, pour le plus grand repos de la communauté et du pensionnat, on avait consacré un étage à l'Harmonie.

Le long d'un immense corridor sombre, s'ouvraient huit cellules à plafond bas, portes vitrées, murs peints en vert d'eau. Dans chacune de ces huit cellules se trouvait un piano, et devant chacun de ces pianos, du matin au soir, une élève tapait, avec plus ou moins de savoir ou d'expérience, plus ou moins de force ou de sentiment.

Et c'était dans ce corridor, où tous les sons venaient se répandre, une cacophonie atroce : le Carnaval de Venise se mêlait à la Prière d'une Vierge, les Cloches du Monastère à l'invitation à la

Janine, la malicieuse Janine, éprouvait une joie toujours nouvelle lorsqu'elle arrivait là, à voir la vieille surveillante égrener placidement son chapelet dans une promenade sempiternelle, accompagnant béatement de ses prières cette symphonie burlesque ; elle disait à son amie :

— Quel crime de jeunesse expie donc cette Mère des Anges, pour accepter avec tant de résignation ces auditions infernales! Que n'est-elle sourde!

Le malheur voulait qu'elle ne le fût point.

Il y avait un article du règlement qui défendait d'être deux au piano. Or, justement, Janine n'aimait que la musique d'ensemble. Le grand coup était d'arriver à la tombée du jour, Andréa et Janine se glissant avec des ruses d'apaches, et de profiter du moment où, en cours de promenade, Mère des Anges avait le dos tourné pour une durée qu'assurait la longueur du corridor... Alors, sur ses talons, à pas de loup, les deux gamines pénétraient dans la première cellule, très appréciée parce qu'elle avait deux sorties; avec des gestes silencieux mais menaçants, elles exprimaient en une mimique savante à la gosseline qui était là, qu'il fallait leur laisser la place, vivement, et sans se faire pincer.

La petite, médusée par la présence des deux grandes, le plus souvent au courant de la comédie, s'esquivait, docile. Et voilà nos deux artistes triomphantes, le tour était joué! Mère des Anges n'y voyait absolument rien! Du moment qu'en passant elle entendait taper, peu lui importait que ce fût à deux ou quatre mains.

Jamais l'idée ne lui venait de regarder par la porte vitrée dans quelles conditions s'opérait la séance musicale.

Malheureusement, Janine ne se bornait pas à ces simples exécutions; il y avait des jours où, prise

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

FOOTBALL

Sur le front. — Des équipes de footballeurs viennent d'être constituées au 94^e régiment d'infanterie, sous l'initiative du capitaine Lecomte, en vue d'une saine distraction des poilus sur le front. Plusieurs rencontres ont eu lieu, afin de permettre d'aborder d'intéressants matches de football association entre régiments.

Un intéressant match d'association s'est tout récemment disputé non loin du front, entre les équipes des 91^e et 87^e régiments d'infanterie. L'équipe du 91^e, qui n'en était pas à sa première victoire, triomphait encore par 3 buts à 2. Les deux équipes en présence étaient surtout constituées de joueurs ardennais, tous excellents, car, en ce département frontière (actuellement totalement envahi), le football était très en vogue.

Match France-Belgique. — Sur la proposition de l'U. B.S.F.A., le match France-Belgique est fixé au 12 mars. Les fédérations et les clubs sont priés de reporter à une date ultérieure tous les matches qui devaient avoir lieu à cette date.

CYCLISME

A l'U.V. Parisienne. — Le 12 mars, l'U.V. Parisienne fera disputer son annuel Grand Prix d'Ouverture (5^e année) sur Villiers-Jossigny et retour, 40 kil. Cette course est la première des épreuves inscrites au calendrier routier de l'U.V.P. et qui se disputeront le deuxième dimanche de chaque mois. Engag. 0.50. remboursables aux partants, reçus au siège de l'U.V.P., 1, rue Saint-Ambroise, et clos le 9 mars.

AUTOMOBILE

Assemblées générales. — Assemblée générale annuelle de l'Automobile Club de l'Ouest de la France le vendredi 25 février, à 2 heures de l'après-midi, 34, place de la République, Le Mans.

— Assemblée générale annuelle de l'Automobile Club de France, 6, place de la Concorde, le vendredi 10 mars prochain.

Les courses de Chicago. — Les organisateurs ont modifié les précédents règlements : cinq voitures du même constructeur pourront cette année être engagées, trois faisant partie du team représentant officiellement la maison, tandis que les deux autres voitures auront la possibilité d'être pilotées par des particuliers non attachés à la maison. La course d'amateurs aura lieu le 20 mai, et celle des professionnels le 19 juin. Le montant des prix est de 150.000 francs.

PREPARATION MILITAIRE

A La Boulie. — La Société de préparation militaire de La Boulie a inauguré jeudi les concours mensuels qu'elle a décidé de faire pour la classe 1918.

Le concours de février a été consacré au tir réduit à 20 mètres et à l'escrime à la baïonnette : 72 jeunes gens y ont pris part, et, à la suite d'une série d'éliminations, les finales ont eu lieu dans le courant de l'après-midi.

Le tir à 20 mètres a réuni dans la finale les 11 concurrents suivants : Beaussard, Bernier, Cartier, Féraille, Gouze, Hélier, Jouvelet, Lemège, de Lavenne, Pinard et Robin. Le vainqueur a été Roger Féraille, 55 points ; André Pinard se classe second avec 52 points.

L'escrime à la baïonnette a réuni dans la finale 16 jeunes gens : Maliez, A. Belin, Prouteau, Cartier, M. Hélier, Poitrat, de Laverne, Beaussard, Bernier, Guérin, Plunkette, de Frotin, Jouvelet, Gouze, Robin et Moutard. Le vainqueur a été Paul Maliez.

GYMNASTIQUE

F.G.S.P.F. — La Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France vient d'éditer un intéressant programme technique de gymnastique en vue des concours qu'elle doit organiser en 1916. Ces mouvements pour adultes et pupilles, composés par des maîtres en matière d'éducation physique, ont fait l'objet d'une étude très approfondie. Les exercices d'ensemble pour pupilles, exécutés avec barres, décomposent heureusement les principaux mouvements de l'escrime à la baïonnette.

En outre du programme proprement dit, la Fédération publie une étude schématisant expliquant par le dessin tous les exercices du programme.

Ces manuels sont en vente aux bureaux de la F.G.S. P.F., 5, place Saint-Thomas-d'Aquin, Paris. Programme 1916, 0 fr. 75 ; franco, 0 fr. 90. Schémas, pupilles, 1 fr. 25 ; adultes, 1 fr. 25. Les deux collections, 2 francs franco.

La Bourse de Paris

DU 21 FEVRIER 1916

C'est la fermeté qui a été la note dominante de la séance, les réalisations de bénéfices précédemment enregistrées sur les groupes les plus en vedette ne s'étant pas renouvelées. On a même noté certaines velléités d'amélioration de divers côtés : tout d'abord, l'Extérieure espagnole a encore bénéficié de la tenue du change de la peseta favorable aux arbitragistes.

D'autre part, les cuprifères ont marqué une tendance très satisfaisante : si le Rio se borne à maintenir son cours de samedi, le Boléo s'avance nettement jusqu'à 810, tandis que les mines porphyriques regagnent du terrain. Banques soutenues. Chemins de fer calmes. Métallurgiques bien disposées. En coulisse, peu de modifications sur les industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 249 1/2 ; Péterograd, 187 1/2 ; New-York, 587 ; Italie, 88 ; Barcelone, 558 1/2.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

BILLETS D'HIVERNAGE POUR ROYAN

On sait que la douceur du climat de Royan en fait une station hivernale réputée à l'égal des autres stations hivernales du golfe de Gascogne.

Pour faciliter les déplacements sur cette plage, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat a créé des billets spéciaux d'aller et retour individuels dits « BILLETS D'HIVERNAGE », qui, chaque année, sont délivrés à Paris et dans toutes les gares des lignes du Sud-Ouest distantes d'au moins 100 kilomètres, pendant la période allant du 1^{er} novembre au mercredi avant la fête des Rameaux.

Les prix de ces billets, valables pendant trente-trois jours avec faculté de prolongation de trente ou soixante jours, moyennant un supplément de 10 ou 20 0/0, sont, au départ de Paris, de 68 fr. 40 en 1^{re} classe, 49 fr. 85 en 2^e classe et 35 fr. 50 en 3^e classe.

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les fait repousser abondamment et soyeux après la 3^e friction. Dépôt toutes Pharmacies. F^{co} poste 2/35. — 12 fr. les six pots. Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLEMENT, à ORGELET (Jura).

ETRANGER : 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

50 FR. L'ECOLE DE CHAUFFEURS
DUBOIS et C^{ie}, Ing. E.C.P., 112, R. Tocqueville,
Paris. — BREVETS CIVIL et MILITAIRE. — Tél. Wagram 62-37.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez
r'Aspirine
"Usines du Rhône"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1^{fr} 50
LE CACHET DE 50 CENTIÈMES : 0^{fr} 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

TITRES Français et Etrangers. Achat au maximum.

Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

VARICES

immédiatement et radicalement soulagées par le port rationnel des Bas élastiques de V.A. CLAVERIE. Fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la façon de prendre les mesures et tous renseignements désirés.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
1 2 3
La Seule
en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
1^{re} Qualité : Marque Or. 2^e Qualité : Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et tous les Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros : La Touriste, Paris.

ACHAT ET VENTE DE TITRES. PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE

BANQUE GIRON, (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph

d'accès de lyrisme insensé, elle inventait le Concerto pour piano et violon.

Le piano (partie accompagnement), c'était Andréa qui le tenait.

Le violon... mon Dieu, c'était bien simple : il n'y en avait pas ! Mais Janine ne s'embarrassait pas pour si peu : elle appuyait une règle plate sur son menton et raclait dessus avec une règle ordinaire, ça, c'était le geste. Quand au son, elle arrivait par sa voix à en donner l'illusion véritable ; elle proférait alors des notes aiguës plaintives et douces qui tenaient à la fois d'un instrument à cordes ou des miaulements d'un chat, et ce n'était pas dépourvu d'un certain charme ; la jeune fille savait trouver des accents pathétiques lorsqu'elle exécutait ainsi le *Simple aveu*, de Thomé, ou l'*Air d'église* de Stradella.

Mais c'était, hélas ! le plus souvent du dernier comique ! Sur un couac de Janine, le duo s'éteignait en des fusées de rire, d'un rire bruyant, inextinguible. Alors, Mère des Anges qui depuis un moment se sentait du vague aux oreilles, des sons nouveaux et inattendus étant venus les troubler. Mère des Anges apparaissait soudain.

Tandis qu'elle constatait le délit et formulait dans son langage créole (elle était de la « Matinière ») des protestations indignées, nos deux artistes s'esquivaient prestement par la deuxième porte, abandonnant piano, musique, règle, et c'était, dans les escaliers, pendant cinq étages, une course effrénée, où l'on mourait de rire et de terreur. Par des voies détournées, les coupables regagnaient bientôt la salle d'étude, l'une entrant par la gauche, l'autre, quelques minutes après, par la droite : toutes deux avaient des visages resplendissants d'innocence.

Et Janine, apaisée, se mettait tranquillement au travail, cependant que Mère des Anges faisait un

rapport à Mère Aimée de Jésus, qui, très affairée dans cette fin d'année, oubliait souvent de sévir.

Cependant, l'approche de l'examen créait une atmosphère d'énervement dans la classe de première. Par contagion Janine se sentait prise, elle aussi, d'une légère angoisse. Toutefois, en y réfléchissant bien, la jeune fille trouvait que le fait en lui-même était totalement dépourvu d'importance, que les conséquences pour elle n'existaient pas, puisque seul le désir de prolonger son séjour au couvent la menait à la conquête de cette vaine gloire.

Mais il était de tradition que le Brevet fût une épreuve au sens littéral du mot, un de ces événements extraordinaires qui comptent dans une existence, un grand danger affronté, quelque chose qui vous posait, au pensionnat, en héroïne.

La comparaison des jeunes couventines devant ce jury universitaire, a causé par avance, et bien injustement, d'ailleurs, d'esprit sectaire, c'étaient, prétendaient irrévérencieusement ces terribles gamines, « les chrétiennes exposées aux fauves ».

Et on s'entraînait avec courage pour le moment fatal, on priait saint Joseph, sainte Catherine, patronne des écolières, saint Expédit, protecteur des causes désespérées ! Janine fit des neuvaines, s'imposa des mortifications. Son esprit de sacrifice s'étendait, d'ailleurs, jusqu'aux autres ; elle suggérait aux petites qui, toutes, l'admiraient et l'adoraient, que leur plus grand devoir était de se livrer, pour sa réussite, aux mortifications les plus ascétiques.

Heureusement que le règlement, toujours prévoyant, avait institué, pour cette époque de l'année, précédant de quelques jours l'examen, une fête charmante, qui créait aux aspirantes les plus aimables distractions, et qui avait nom : la Foire.

Oh ! comme on y pensait longtemps d'avance ! « Pourvu qu'il fasse beau ! Qu'il y ait beaucoup de monde ! »

La Foire ! C'était tout simplement une fête de charité donnée dans les jardins du Couvent au profit des petits Chinois de la Sainte Enfance.

Les élèves, des plus jeunes aux plus grandes, se faisaient vendeuses. Les parents, les amis constituaient l'élément acheteur ; on n'entrât que sur carte personnelle, c'était très choisi, très élégant : on admettait d'ailleurs les adolescents, les hommes mûrs et les vieillards ! Que dire de plus pour expliquer l'intérêt passionné des pensionnaires ? La seule vue d'un vieil aumônier et d'un jardinier bancal, durant dix mois de l'année, excitait leur curiosité, et leur amusement était légitime de voir enfin une présence masculine convenable dans leur paisible retraite.

Un jeune homme ! Elles en rencontraient continuellement pendant les vacances, les jours de sortie, dans leur famille et chez leurs amies.

Mais un jeune homme au couvent !... Dans le parc !... Oh ! ma chère, on ne sait pas pourquoi, non vraiment, mais ça produit un effet...

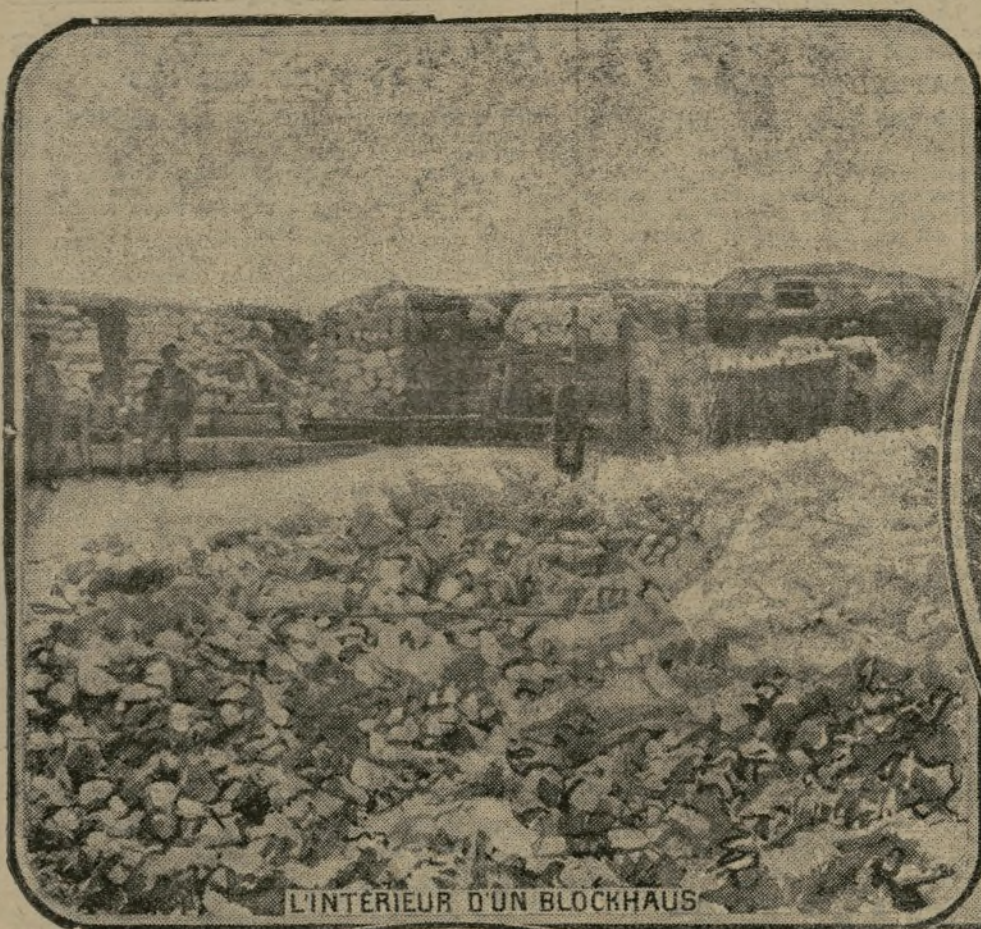
Quel événement ce jour de foire ! Ah ! on ne pensait plus à l'examen, non certes !

Dès la veille, dans les jardins pleins d'ombre et embaumés de fleurs, de petites boutiques se sont dressées, rivalisant d'élégance et d'ingéniosité. Les micoches vendront des jouets, les gosselins éprises de réglisse et de sirop des bonbons et de l'épicerie. Les moyennes, des gâteaux et des rafraîchissements ; les premières communiantes, des objets de piété.

A mesure que les classes montent, la sélection du commerce s'impose.

(A suivre.)

Ils étaient chez eux... Les nôtres y sont maintenant en force



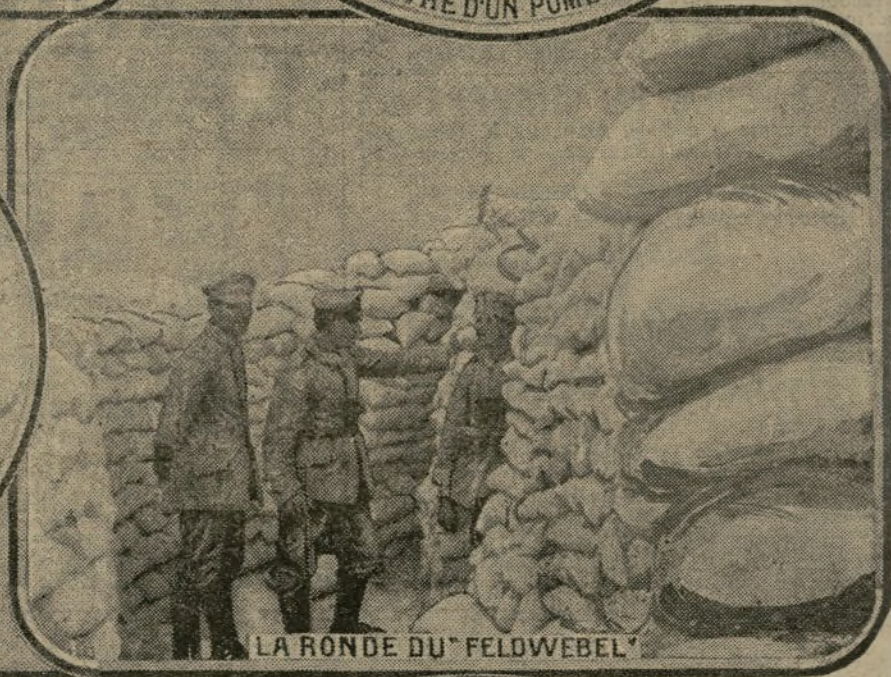
L'INTÉRIEUR D'UN BLOCKHAUS



LE CADAVRE D'UN POMÉRANIEN



L'ENTRÉE D'UNE SAPE



LA RONDE DU "FELDWEBEL"



UN ALLEMAND AU POSTE D'ÉCOUTE



UN GROUPE DE PRISONNIERS

Avec toute la méthode dont ils sont capables, ils avaient aménagé ces tranchées bien à l'allemande, c'est-à-dire comme s'ils comptaient y demeurer toujours. Mais, dans ce coin de Champagne, notre artillerie ne les laisse jamais tranquilles, et l'un après l'autre leurs retranchements sont occupés par nos soldats. Ces blockhaus, ces épaulements, ces sapes dont les photographies, trouvées sur le cadavre d'un hauptmann, témoignent la puissance, sont maintenant complètement retournés contre ceux qui les avaient organisés.

Ayuntamiento de Madrid